

N° 44

4^e ANNÉE
31 Octobre 1924

CE NUMÉRO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

Cinémagazine

1 Fr. 25



JEAN FOREST

*le touchant interprète de Crainquebille vient de faire une création remarquable dans
Les Deux Gosses, le grand film réalisé par Louis Mercanton pour les films Phocéa.*

Organe des
"Amis du Cinéma"**Cinémagazine**Paraît tous
les Vendredis

PUBLICATION HONORÉE D'UNE SUBVENTION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ABONNEMENTS		Directeur : JEAN PASCAL	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . 50 fr.	Bureaux : 3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e). Tél. : Gutenberg 32-32	Étranger	Un an . . . 60 fr.
—	Six mois . . 28 fr.	Adresse télégraphique : CINÉMAGAZI-PARIS	—	Six mois . 32 fr.
—	Trois mois . 15 fr.	Les abonnements partent du 1 ^{er} de chaque mois (La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	—	Trois mois 18 fr.
Chèque postal N ^o 309 08		Registre du Commerce de la Seine N ^o 212.639	Paiement par mandat-carte international	

SOMMAIRE

	Pages
A PROPOS DES « DEUX GOSSES » : Jean Forest et Leslie Shaw, par Henri Gaillard	160
LES AMÉRICAINES SAVENT SOUFFRIR POUR ÊTRE BELLES, par Lionel Landry	171
LIBRES PROPOS : Le bon ensemble, par Lucien Wahl	172
MAMANS DE CINÉMA, par V. Guillaume-Danvers	173
COMMENT JE SUIS DEVENU LE « VERT-GALANT », par Aimé Simon-Girard	176
LA VIE CORPORATIVE : Sur la pente des réformes, par Paul de La Borie	178
L'AVIATION A L'ÉCRAN, par Albert Bonneau	179
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉ de 183 à	186
A-T-ON ENFIN DÉCOUVERT LE CINÉMA PARLANT, par Alfred Diard	187
« MOMO » A DE LA VEINE, par C. Lulaud	189
TYPES D'ÉCRAN : Une « vamp », par Juan Arroy	190
BREVETS D'INVENTION CONCERNANT LE CINÉMA	190
LES GRANDS FILMS : Raskolnikoff, par Lucien Farnay	191
— Le Gardien du Feu, par Jean de Mirbel	192
PROPOS D'UN DIRECTEUR : Soyez rassurés, par Lucien Doublon	194
CINÉMAGAZINE EN PROVINCE : Alger (Paul Saffar); Boulogne-sur-Mer (G. Dejob); Tunis (Slouma Abderrazak); Nancy (Hob)	172, 175 et 182
CINÉMAGAZINE A L'ÉTRANGER : Genève (Eza Elic)	196
LES FILMS DE LA SEMAINE : (L'Opinion Publique; Charlot et le Masque de Fer; Hollywood), par André Tinchant	195
QUI SERA MANON LESCAUT, par M. P.	196
L'ARRIVISTE, par Marcel Castay	197
SCÉNARIOS : Le Vert-Galant (3 ^e épisode); Triboulet (4 ^e épisode)	198
LES PRÉSENTATIONS : (La Princesse Nadia; La Cible Vivante); Le Groom n ^o 13; Les Parents de ma Femme; Le Roc d'Enfer; Vif-Argent; L'Avalanche), par Albert Bonneau	199
ECHOS ET INFORMATIONS, par Lynx	201
ON DEMANDE DES JEUNES PREMIÈRES ET DES JEUNES PREMIERS	201
LE COURRIER DES « AMIS », par Iris	202

Annuaire Général
de la
Cinématographie
et des Industries
qui s'y rattachent

L'Édition de 1925 de ce guide pratique de l'Acheteur, du Producteur et du Fournisseur dans les Industries du Film est en préparation. Les intéressés sont invités à vouloir bien faire parvenir à M. Jean-Pascal, directeur de l'Annuaire, tous les renseignements les concernant: Changements d'adresses, etc., etc.

CECI DANS LEUR PROPRE INTERET.

Le Miracle des Loups

(Chronique du temps de Louis XI)

GRAND FILM FRANÇAIS

d'après le roman de Henry DUPUY-MAZUEL

Adapté par M. A. P. Antoine

Direction artistique et mise en scène

de M. Raymond BERNARD

Musique de M. Henri RABAUD, de l'Institut

sera représenté

Le 13 Novembre prochain

au

THÉÂTRE NATIONAL de l'OPÉRA

sous le Haut Patronage et la Présidence effective

de M. le Président de la République

Pas de Publicité pour "PÊCHEUR d'ISLANDE" lisez seulement les appréciations de la Critique !

Le livre renferme tant d'émotion et de tendresse, une telle abondance de descriptions colorées où le prestigieux écrivain mit toute son âme, qu'il semblait impossible d'animer une pareille œuvre sans le concours du texte. De Baroncelli a tenu la gageure. Il l'a gagnée et ceux qui tenteraient de chicaner quelques détails de pure technique ne parviendront pas à diminuer la beauté très pure, l'harmonie délicate de tous les tableaux.

Je ne sais rien de mieux composé que la mort de Yann et ses fiançailles avec la mer qui, déchirant les parois fragiles de *La Marie*, enlevant les hommes les uns après les autres, est en peine de mence jusqu'à ce qu'elle ait ravi son promis.

JEAN CHATAIGNER.
(Le Journal)

Point de vulgarité dans cette fresque habilement broyée, du mystère, de la poésie, de la tendresse, du drame profond, humain et vrai. Et c'est là tout le secret du cinéma, copie fidèle de nos joies ou de nos douleurs.

GEORGES ROCHE.
(Le Matin)

Voilà le type même du film qui démontre aux adversaires de l'art silencieux la souplesse, la richesse et l'éloquence spéciale de la technique cinématographique. Une telle réalisation précise avec netteté les données du problème esthétique posé par ce nouveau mode d'expression si mal employé jusqu'ici.

Pêcheur d'Islande est une composition de belle tenue et pleine de fortes suggestions. Il s'en dégage une mélancolie poignante et une affirmation de fatalisme écrasant qui remettent à l'échelle des éléments notre humble et orgueilleuse humanité. A ce titre l'œuvre est particulièrement émouvante. Mais sa qualité technique, son style aisé et la distinction de sa couleur photographique lui donneront également une place privilégiée dans l'estime des professionnels.

E. VUILLERMOZ.
(Le Temps)

Peu de films ont réussi à émouvoir aussi profondément, aussi simplement les spectateurs. Je crois qu'aucune femme ne pourra voir sans pleurer la grand-mère recevoir des mains d'un employé indifférent les objets qui appartenaient à son petit-fils tombé sous les balles des Pavillons-Noirs.

ANDRÉ REUZE.
(Excelsior)

Pêcheur d'Islande est un chef-d'œuvre qui indique mieux que toute autre production la route que doit suivre le cinéma français s'il veut, loin des influences étrangères, conquérir la place qui doit être sienne.

AUGUSTE NARDY.
(Bonsoir)

Le film de M. J. de Baroncelli traduit le roman de Pierre Loti avec fidélité, et aussi avec un art fait d'habileté et de sincérité en même temps.

Pêcheur d'Islande est une œuvre de qualité, digne du roman qui l'a inspirée. On y reconnaît une sorte de gradation dans le pathétique, mais une gradation naturelle, résultant des sentiments des personnages en même temps que des faits.

(Le Quotidien)

De temps en temps, au milieu de la médiocrité générale, qui hélas ! est de règle en matière de cinéma, apparaît une œuvre profondément sentie, profondément pensée. Brusquement, le niveau de l'art silencieux s'en trouve élevé.

Il n'y a pas à s'y tromper, *Pêcheur d'Islande* fait partie de ces réalisations d'exception qui ennoblissent le Cinéma.

RAYMOND BERNER.
(La Presse)

Et, devant la fatalité qui s'abat sur les héros du drame, plus d'un avait la larme à l'œil. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire du film ?

BOISSYON.
(L'Intransigeant)

La douloureuse histoire de Yann et de Gaud a été traduite par M. de Baroncelli avec un art poignant. Il nous fait assister aux longues hésitations de Yann qui aime Gaud et refuse de l'épouser car il sait qu'il est promis à une autre fiancée, plus exigeante et redoutable : la mer. Nous partageons la détresse de Gaud, mais nous comprenons Yann, car nous l'avons vu sur son bateau la *Marie*, là-bas, à Islande — comme disent les marins — pêchant la morue, dans la mer grise, éclairée par un pâle soleil qui ne se couche jamais.

PAUL GORDEAUX.
(L'Echo de Paris)

Pêcheur d'Islande contient dix années de recherches, de travail, d'essais, de progrès, filtrés, condensés, dépouillés par celui de nos metteurs en scène qui a le plus cette intelligence française, d'ordre, de clarté et de proportion. C'est un peu au cinéma français ce que la *Cléopâtre* a été à l'art dramatique du moyen âge. Aucun film d'ailleurs de Jacques de Baroncelli n'a été aussi volontairement dépouillé, aussi décenté, aussi ramassé, et c'est ce qui lui donne sa force.

Rétenez aussi la tempête qui termine ce film et devant qui s'effacent toutes les tempêtes américaines : avec cette apparition hallucinante des morts qui sortent des profondeurs de la mer, appelant ceux qui vont mourir, les applaudissements qui ont coupé nombre de fois la projection, montrent d'ailleurs mieux que n'importe quelles phrases la grandeur pure du film.

JACQUES BERTHET.
(La Victoire)

En exclusivité au Théâtre Mogador, 25, rue Mogador, PARIS
Pour la location en France s'adresser :
aux FILMS RADIA, 94, rue Saint-Lazare, Paris.

Les Productions MARKUS



LEON MATHOT

ÉDITION KAMINSKY



RACHEL DEVIRY

Prochainement



SIMONE VAUDRY

Le Réveil de Maddalone



SYLVIO DE PEDRELLI



CHARLES VANEL

Super - Production

de

Stéphan MARKUS



GENEVIÈVE CARGEZE



NATHALIE ZIGANKOFF



MAURICE SCHÜTZ

ÉDITION pour le Monde entier

FILMS KAMINSKY

Téléph. : CUT. 30-80
BERG. 43-21

Adr. télégr. : Filminsky-Paris

Si vous aimez ce journal ABONNEZ-VOUS

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils ont tout avantage à s'abonner car, outre le bénéfice qu'ils réalisent sur le prix d'achat de chaque numéro, ils reçoivent « Cinémagazine » le jeudi au lieu de l'avoir le vendredi ;

Ils ont droit à correspondre chaque semaine dans le *Courrier des Amis* ;

Ils ont droit à une **superbe prime** : Pour un abonnement d'un an : 10 photographies d'Etoiles 18x24, à choisir dans notre catalogue ci-dessous ;

Pour un abonnement de six mois : 5 photographies ;

Pour un abonnement de trois mois : 2 photographies.

Yvette Andréyor
Angelo, dans *L'Atlantide*
Fernande de Beaumont
Suzanne Blanchetti
Biscot
Alice Brady
Andrée Brabant
Catherine Calvert
June Caprice (en buste)
June Caprice (en pied)
Dolorès Cassinelli
Jaque Catelain (1^{re} pose)
Jaque Catelain (2^e pose)
Charlot (au studio)
Charlot (à la ville)
Monique Chryssès
Jackie Coogan (*Le Gosse*)
Bébé Daniels
Priscilla Dean
Jeanne Desclos
Gaby Deslys
France Dhélia
Doug et Mary (*le couple Fairbanks-Pickford*)
Huguette Duflos (1^{re} pose)
Huguette Duflos (2^e pose)
Régine Dumien
Douglas Fairbanks
William Farnum
Fatty (Roscoë Arbuckle)
Geneviève Félix
Margarita Fisher
Pauline Frédérick
Lillian Gish (1^{re} pose)
Lillian Gish (2^e pose)
Suzanne Grandais
Mildred Harris

William Hart
Sessue Hayakawa
Fernand Herrmann
Nathalie Kovanko
Henry Krauss
Georges Lannes
Denise Legeay
Max Linder (1^{re} pose)
Max Linder (2^e pose)
Harold Lloyd (*Lui*)
Emmy Lynn
Juliette Malherbe
Mathot (en buste)
Mathot, dans *L'Ami Fritz*
Georges Mauroy
Thomas Meighan
Georges Melchior
Mary Miles
Sandra Milowanoff, dans
L'Orpheline
Tom Mix
Blanche Montel
Antonio Moreno
Maë Murray
Musidora
Francine Mussey
René Navarre
Alla Nazimova (en buste)
Alla Nazimova (en pied)
André Nox (1^{re} pose)
Mary Pickford (1^{re} pose)
Mary Pickford (2^e pose)
Charles Ray
Wallace Reid
Gina Rely
Gabrielle Robinne
Ruth Roland

William Russel
G. Signoret, dans
« *Le Père Gortot* »
Gloria Swanson
Constance Talmadge
Norma Talmadge (en buste)
Norma Talmadge (en pied)
Olive Thomas
Jean Toulout
Rudolph Valentino
Van Daële
Simone Vaudry
Irène Vernon Castle
Viola Dana
Fanny Ward
Pearl White (en buste)
Pearl White (en-pied)

Dernières Nouveautés

André Nox (2^e et 3^e pose)
Séverin-Mars, dans
« *La Roue* »
Gilbert Dalleu
Gina Palerne
Gabriel de Gravone
Gaston Rieffler
Signoret (2^e pose)
Jane Rollette
Edouard Mathé
Gaston Norès
Régine Bouet
Georgette Lhéry
Ivan Mosjoukine
Gaston Jacquet
Raquel Meller
Sandra Milowanoff (2^e pose)
Jean Angelo (2^e pose)
France Dhélia (2^e pose)
Georges Vaultier
André Roanne
Maxudian
Geneviève Félix (2^e pose)

Prix de l'unité : 2 francs

(Les photos ne sont ni reprises ni échangées)



Une vraie femme... Une mère...

MARY CARR

dans

SON PREMIER AMOUR

(Equity Pictures - Sélection International Standard-Film)

avec CHARLES MACK & MILDRED HARRIS

Comœdia — 12/9/24 :

On pourrait discuter de la naïveté de l'éphèbe épris de la danseuse, sur la vertu de laquelle il se méprend si aisément au point de la vouloir épouser. Pauvre jeune homme ! Bon jeune homme ! Sans sa maman, que devenait-il ? Le rôle de la maman est « en or » : il porte à fond, il accumule toutes les sympathies. Une grande artiste personnifie Mrs Fielding : C'est... MARY CARR.

Le Quotidien — 12/9/24 :

L'artiste américaine MARY CARR excelle dans les rôles de mère. Comment douter de sa bonté, de son indulgence, en la voyant couvrir du regard un fils qui a mal agi ou une fille mauvaise ?

Hebdo-Film — 13/9/24 :

Le scénario dissimule sous un drame solidement construit tout un roman psychologique de la meilleure venue.

Cinémagazine — 26/9/24 :

L'interprétation comprend quatre artistes de grande valeur : MARY CARR, Charles Mack, Mildred Harris et Clara Bow. Dans *Son Premier Amour*, MARY CARR se montre touchante au possible et incarne, plus que toute autre, la maman, celle que ne rebutent aucune peine, aucune souffrance quand il s'agit de « son petit ». Elle vit son personnage avec une vérité intense.

Le Courrier Cinématographique - 13/9/24 :

Son Premier Amour est une production soignée qui intéresse les yeux et s'empare de nos sentiments, une belle et humaine vision qui séduira tous les publics.

La Cinématographie Française - 13/9/24 :

C'est encore un beau film que nous avons vu, où l'intrigue est simple, est vraie.

Filma — 15/9/24 :

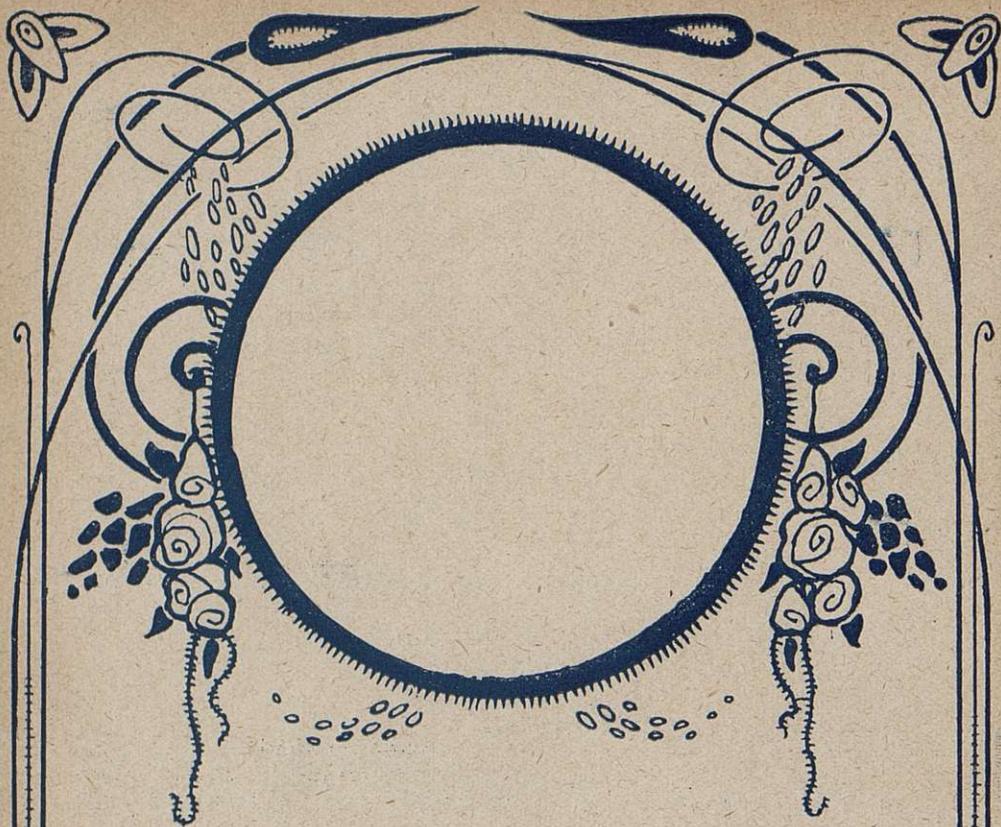
Est-il possible de trouver actuellement une artiste plus émouvante que MARY CARR ?

MAPPEMONDE - FILM

15, RUE LOUIS LE GRAND, PARIS (2^e)

Adr. télégr. : EXQUISITFILM-PARIS - Téléph. : LOUVRE 23-55 et CENT. 13-17

AGENCES : Lille, Lyon, Marseille, Bordeaux, Strasbourg, Bruxelles



C'est le **Samedi 13 Décembre**
à 15 heures, au **GAUMONT-PALACE**
que sera présenté

PARIS

Scénario de Pierre HAMP
Adapté par René JEANNE

Film d'Art réalisé par M. VANDAL et Ch. DELAC
Mise en scène de René HERVIL

C'est le gros événement de la saison 1924-1925

FILM **AUBERT** FILM



LESLIE SHAW (*Fanfan*) et JEAN FOREST (*Claudinet*)

A PROPOS DES "DEUX GOSSES"

Jean FOREST et Leslie SHAW

interprètes de *Claudinet* et *Fanfan*

« Une des choses qui m'auront le plus satisfait pendant la réalisation des *Deux Gosses*, me confiait l'excellent metteur en scène Mercanton, c'est le talent étonnant de Jean Forest et de son petit camarade anglais Leslie Shaw. Je serais heureux que *Cinémagazine* ne passât pas sous silence le grand art avec lequel ils ont interprété les deux rôles principaux de mon film... »

Incarner les personnages des *Deux Gosses*, des pitoyables et sympathiques Fanfan et Claudinet, n'était pas chose facile. Le drame tout entier repose sur les deux bambins; une faute, même légère, d'un des jeunes protagonistes, eût suffi à mettre en doute la réussite du film... Il leur fallait être Fanfan et Claudinet, non pas comme dans les mélodrames, avec de grands gestes empreints d'un certain cabotinage, mais vivre leurs personnages le plus naturellement du monde — tristement, puisque la Fatalité implacable s'acharnait contre eux

— gaiement aussi, parfois, car l'enfance vit souvent de sourires, insouciance au milieu des tourmentes les plus fortes.

Jean Forest, nous le connaissons tous. Nous l'avons vu dans *Crainquebille*, aux côtés du grand artiste Maurice de Féraudy. Auprès du marchand de quatre-saisons, son compagnon d'infortune, l'enfant esquissait, — fort joliment pour un début — cette silhouette du gamin de Paris, frère de Gavroche... Depuis, Jacques Feyder l'employa dans un film, encore inédit, *Visages d'enfants*... J'ai pu contempler quelques scènes de ce drame, et je puis prédire que, là encore, le talent du petit Jean Forest fera couler bien des larmes...

Donc, quand Louis Mercanton s'adressa à Jean Forest pour créer Claudinet, le petit interprète avait déjà un passé artistique qu'il était vain de négliger. Le réalisateur de *Miarka* ne se repentit pas de son choix, nous venons de le voir... Dans

Les Deux Gosses, Jean Forest s'affirme véritablement étonnant. Pendant que l'on tournait, il fit l'admiration de tous ses grands camarades : Yvette Guilbert, Signoret, Guidé, Decœur, Mathé, Rollette, Marjorie Hume ; et Carlyle Blackwell qui, pendant si longtemps, travailla en Amérique aux côtés des plus grandes vedettes, ne put s'empêcher de nous dire son admiration pour ce gosse de France, si sincère, si vrai...

Leslie Shaw, le petit partenaire britannique de Jean Forest, se surpassa également. Son rôle était aussi délicat et difficile... Certes, il demandait un peu moins de qualités dramatiques, et Leslie Shaw n'avait pas à rendre cette admirable scène de l'épilogue : l'agonie de Claudinet, assassiné pour avoir voulu sauver Fanfan. Néanmoins, sa création remarquable sera admirée tout particulièrement. Il a su, sous toutes les nuances, nous dévoiler l'âme enfantine si sensible et si aimante.

Voyez les deux « gosses » jouer ensemble. Ils vivent leurs rôles, ils sont, non plus Leslie Shaw ou Jean Forest, mais Fanfan et Claudinet. Combien n'y a-t-il

pas à la fois d'humour et de sentiment dans certaines de leurs scènes, celle, par exemple, où Claudinet étant malade, Fanfan a réussi à amasser un peu d'argent pour acheter une bouteille d'huile de foie de morue... Il force son petit ami à se soigner lorsque Zéphirine (Yvette Guilbert) surprend le pauvre petit le goulot aux lèvres... Croyant que la bouteille contient de l'alcool, elle s'en saisit, en avale une large lampée, puis la crache aussitôt et, furieuse, roue de coups les malheureux gosses...

Que dire aussi des tableaux de la fuite?... de la fameuse scène de l'écluse où Fanfan, à bout de souffle, tendant tous ses muscles, parvient à ouvrir une des portes et à sauver de Kerlor... Combien de passages nous faudrait-il citer pour louer le talent des jeunes animateurs des Deux Gosses... Leur succès auprès des spectateurs ne fait aucun doute. Ils connaîtront une popularité justifiée et, demain, pour tout le monde, Leslie Shaw et Jean Forest ne seront plus que Fanfan et Claudinet, tant ils ont su s'adapter à leurs personnages et les « rendre » avec naturel.

HENRI GAILLARD.



Une scène amusante des Deux Gosses avec JEAN FOREST et LESLIE SHAW

Les Américaines savent souffrir pour être belles

L'ANGLAISE ou l'américaine de vau-deville est grande, osseuse, vouée à demeurer éternellement maigre.

Peu d'étoiles de cinéma américaines correspondent à cette description. (Il est vrai que beaucoup d'entre elles ont du sang latin dans les veines.) La plupart sont de taille moyenne, et tout à fait susceptibles d'engraisser au moindre laisser-aller. Les photographies que nous donne notre confrère *Photoplay*, de Nita Naldi, d'Agnès Ayres, de Bébé Daniels, prises avant et après régime, sont à cet égard révélatrices.

La souplesse élégante qu'affichent les interprètes de l'écran est donc le résultat d'un effort persévérant — positif ou négatif — exercice ou diète — ou les deux réunis. Comme la question intéresse peut-être certaines de nos lectrices, donnons un aperçu des diverses méthodes préconisées (1).

**

L'exercice est ce que conseille Bébé Daniels. Elle repousse la diète, qui donne des rides au visage et un mauvais caractère. Quand elle ne travaille pas, elle nage, fait des armes, du golf et du cheval ; lorsqu'elle tourne, l'effort est suffisant pour conserver sa taille.

Billie Burke obtient de grands résultats d'une simple serviette passée au-dessus d'un battant de porte. Elle saisit de chaque main une extrémité et, ainsi suspendue (la porte et la serviette doivent être solides), se balance en avant et en arrière. Ensuite viennent d'autres mouvements — sans serviette — par exemple, le geste de faucher — excellent pour la respiration — et celui qui consiste à ployer son corps en U renversé, les bras dressés au-dessus de la tête.

Florence Vidor ne va pas chercher aussi loin et se contente des exercices d'assouplissement réglementaires dans l'armée américaine.

Sous réserve des pommes de terre, du pain blanc, du porc, de la graisse et des sucreries, Priscilla Dean mange ce qu'elle veut. Mais elle joue du tennis, nage une demi-heure par jour, danse et pratique quotidiennement des exercices composés par

(1) Prochainement nous publierons un nouvel article spécialement consacré aux régimes suivis par nos plus jolies artistes françaises.

N. D. L. R.

Annette Kellermann et dont l'efficacité lui paraît incontestable.

Quant à Viola Dana, elle a recours aux patins à roulettes et ne croit pas à la diète.

**

Par contre, Nita Naldi préconise le régime. Le sien est digne d'être noté : côtellettes d'agneau et ananas. Et surtout rester sur sa faim. C'est par ce procédé qu'elle a perdu vingt livres en quelques semaines, mais non sans souffrance : un jour, pendant une interview, elle s'est évanouie d'inanition.

De même Anita Stewart, fière de sa silhouette juvénile — elle se vante de pouvoir entrer, sans qu'il soit besoin d'aucune retouche, dans un costume fait pour une jeune fille de seize ans — en attribue le mérite aux légumes verts qu'elle aime beaucoup, et indirectement à sa mère qui lui en a donné le goût (on ne dit pas, et c'est dommage, par quel procédé !)

Dagmar Godowsky s'abstient absolument des bonbons, qu'elle adore, et, lorsqu'elle se sent menacée d'engraisser, boit — tout pur — le jus d'un citron. Jacqueline Logan obtient le même résultat avec du jus d'orange.

Agnès Ayres n'admet, parmi les féculents, que le riz. Malheureusement pour sa taille, elle adore les gâteaux et spécialement les plus engraisants. Et elle se repent quand il lui arrive d'en manger.

**

Arrivons maintenant à celles qui combinent harmonieusement la diète et l'exercice.

Elsie Ferguson suit un régime spécial : déjeuner à onze heures (pain et œufs), thé à trois heures (rôties, jambon, gâteau, chocolat). Dîner à sept heures, sans aucune prohibition, mais avec modération. En outre cheval, natation, marche, tennis — ce dernier sport jugé bien préférable au golf.

Pour maigrir, dit Constance Talmadge, il faut marcher, non en flânant, mais longtemps et rapidement. Mieux vaut faire deux milles seulement — à condition de transpirer en arrivant. Plus le tennis, le golf, la danse, beaucoup de danse, et des exercices d'assouplissement. Norma et Constance ont chez elles un petit

gymnase parfaitement organisé avec halteres, barres parallèles, etc. Comme régime, un premier déjeuner de fruits, café ou chocolat, et petit pain. A midi, une salade un jour, deux verres de lait le lendemain. Le soir — menu varié — mais modéré.

De même Alice Terry, qui s'impose, chaque jour, quarante-cinq minutes d'exercices violents — plus de longues promenades à cheval — et se nourrit, le matin, de rôties sans beurre et café sans crème — à midi, de deux œufs à la coque, rôties sans beurre, fruits à discrétion — le soir, de bœuf rôti ou grillé, salades et légumes frais.

Betty Blythe, esprit éminemment scientifique, comme chacun sait — ce qui n'est nullement incompatible avec les bouches les plus harmonieuses — suit un régime compliqué et subtil — nourriture et exercice — qui ressemble beaucoup au précédent.

Gloria Swanson — heureuse femme ! — ne se pose pas la question; elle n'a jamais varié de plus de trois livres. La nourriture matérielle la laisse indifférente; elle mange peu, ne se soucie pas des sucreries et n'a pas besoin d'exercice.

Enfin, Lois Wilson a recours aux bains turcs qui lui semblent préférables aux régimes trop stricts.

Ces interprètes, si enviées, sont, comme on le voit, esclaves de leur art, c'est-à-dire du public : elles portent des chaînes d'or — ou de platine si l'on préfère — mais qui ne les lient pas moins strictement.

LIONEL LANDRY.

Alger

Le Splendid Select vient de faire sa réouverture avec *Sa Dernière Danse* et un comique excellent : *Et ton petit chien*, qui a déridé les plus moroses. M. Leca, le sympathique directeur, m'a fait entrevoir ce que sera la saison qui vient de débiter. Nous verrons *Survivre*, *Don Juan*, *La Flambee des Rêves*, *L'Ornière*, *L'Île de la Mort*, *Scaramouche*, *Claude Duval*, *Le Favori de la Reine*, etc., etc. Il y aura aussi une reprise : *Jocelyn*. Ce film très beau, que nous avons déjà apprécié et applaudi, sera projeté tandis que, sur la scène, les vers du plus beau livre de Lamartine seront récités par les interprètes du film : M. A. Tallier et Mlle Myrta.

— L'Olympia va ouvrir sa saison avec *La Caravane vers l'Ouest* et nous aurons l'occasion d'applaudir sur cet écran : *L'Arriviste*, *La Danseuse Espagnole*, *Zaza*, *Le Marchand de Venise*, *Salammbô*, *La Chambre des Géants*, *Bella Donna*, *Hollywood*, *Paris*, *L'Épervier*, *Nantas*, *La Chevauchée Blanche*, *La Dame de chez Maxim's* et *Les Nibelungen*.

— Le Régent, depuis sa réouverture, nous a

Libres Propos

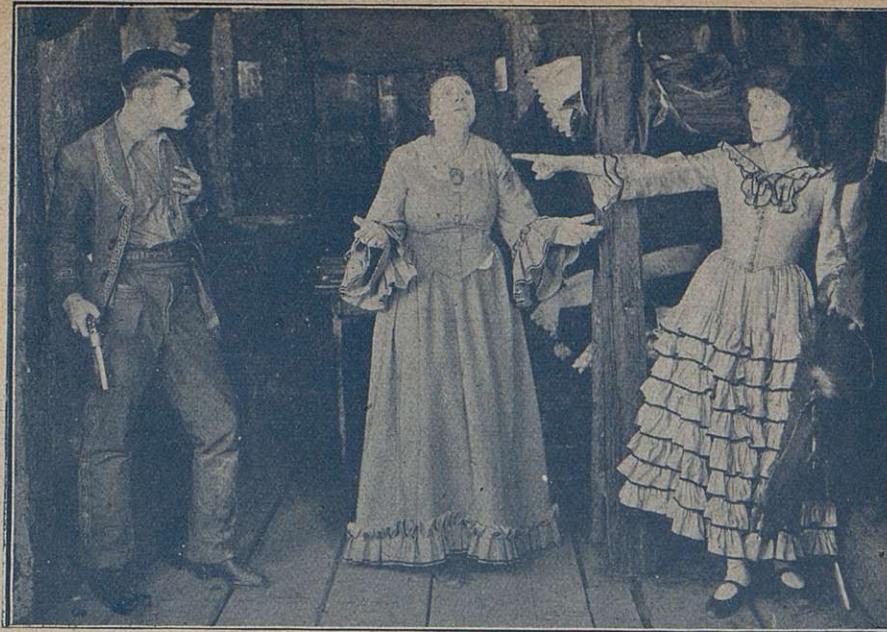
LE BON ENSEMBLE

ON a coutume de dire qu'au théâtre il n'y a plus de troupes, sauf à la Comédie-Française et au Palais-Royal. On ajoute que les interprétations en souffrent, que les artistes ne se sentent plus, comme autrefois et comme on dit, les coudes. Ce n'est point notre rôle d'examiner ces affirmations, mais nous devons regarder les acteurs de cinéma. Or, malgré les rencontres nouvelles d'un artiste avec tel autre, l'interprétation peut être parfaite. Si un animateur sait choisir ses comédiens d'écran et les comprendre et se faire comprendre d'eux, son film s'en ressentira favorablement. Par malheur — répétons-le ! — on se trouve souvent en présence d'un film dont le seul rôle important est interprété par un excellent artiste auquel la réplique est donnée par une personne insuffisante (ou par plusieurs). D'autres fois, c'est toute une troupe — surtout en France, il faut bien le dire — qui manque d'homogénéité. Nous avons vu ainsi certain drame. Chaque fois qu'apparaissait un des deux acteurs principaux, ou tous les deux, une atmosphère nouvelle nous baignait, mais, quand ils avaient disparu l'un et l'autre, quelle pitié ! Il est certain qu'il faut, outre le talent des interprètes ou leurs qualités naturelles intelligemment exploitées, une vertu d'ensemble. Il y a peu de temps, on présentait un drame dont un interprète « jouait mélo », les autres s'efforçant au naturel. Qui avait raison ? Je n'en sais rien, mais le contraste ne semblait pas avoir été établi exprès et le spectateur le sentait inopportun. Un autre jour — très récent — un film était joué à faux dans un ensemble, un seul interprète se trouvait dans le ton qu'il fallait, mais son rôle était d'une importance moyenne, il se trouvait un peu effacé et l'on ne remarquait même pas, en général, qu'il était mieux à sa place que ses partenaires à la leur, la majorité avait écrasé l'exception. Certains films médiocres ne peuvent pas être sauvés par un interprète de grande valeur ; au contraire. On l'admira peut-être, mais comme un faiseur de tours de force. Sans doute il y récoltera des approbations, il brillera davantage s'il faisait partie d'un ensemble homogène et sans éclipser personne.

LUCIEN WAHL.

donné de forts beaux films : *Les Rantzau*, *Anne de Boleyn*, etc. M. Seiberras, l'actif directeur, nous promet encore : *Kean*, *Grand-Mère*, *La Rose blanche*, *Rosita*, *Cyrano de Bergerac*, *Koenigsmark*, *Ce Cochon de Morin*, *Pêcheur d'Islande*, *La Brière*, *Les Grands*, *Violettes Impériales*, *La Cité foudroyée*.

PAUL SAFFAR.



MME EUGÉNIE BESSERER (au centre) dans une scène émouvante du *Galvaire d'une Mère*

MAMANS DE CINÉMA

« Lorsque vous serez dans la vie
Livrés à vous-mêmes un jour,
Sans défaillance et sans envie,
Luttez pour vivre à votre tour...
Et, si le sort met en déroute
Les fiers espoirs de vos romans,
Ne quittez pas la droite route,
Car ça fait pleurer les mamans !... »

C'EST par le couplet d'une des plus jolies chansons de Théodore Botrel, dont Paul Delmet écrivit la musique, que je commence cet article sur les mamans au cinéma.

L'épigraphe est un peu longue, j'en conviens, mais une fois n'est pas coutume, et il me semble qu'un peu de poésie ne peut déplaire aux fervents du cinéma, qui, à leur insu, sont, eux aussi, poètes, puisqu'ils viennent demander à l'écran des visions évocatrices, du charme, des rêves et même des illusions.

Alors que le théâtre moderne persiste, de plus en plus, en un aimable scepticisme plus conventionnel que réel, et où des sourires forcés refoulent les saines émotions qu'il est de bon ton de railler avec plus ou moins de sincérité, le cinéma est encore resté dans une note sentimentale qui fait hausser les épaules aux « durs à cuire » pour lesquels hors de la thèse il n'est point de salut. Et j'avoue que l'étude d'un caractère exceptionnel ne vaut pas, pour moi, un film profondément humain, comme *Maman*, qu'interpréta, avec un si émouvant réalisme, Mme Mary Carr.

Pourtant, c'est bien une étude de caractère.

Mais quel caractère noblement synthétique !

En ce très beau film d'une puissante psychologie, la remarquable artiste qu'est Mme Mary Carr éveille en nos cœurs, avec les souvenirs de lointaines heures vécues, le tendre visage de nos chères mamans.

L'amour maternel et l'amour filial sont magistralement évoqués en ce film, qui, lors de sa sortie à New-York, tint l'affiche pendant plus d'un an sur Broadway.

Maman, mais c'est l'histoire de la vie humble et de quotidienne abnégation d'une simple femme du peuple, qui élève péniblement ses six enfants dont les caractères sont si différents les uns des autres.

Celui qui semblait le plus sage devint le plus coupable, et celui dont le caractère turbulent donnait, dès son enfance, tant d'inquiétude, est le plus noble cœur, venant joyeusement apporter à sa vieille mère délaissée toute la respectueuse tendresse d'un fils aimant, dont les baisers feront évanouir les tristes souvenirs des jours passés.

Chef-d'œuvre dans son genre, ce film ne doit pas être oublié : et il serait bon que, de temps en temps, et, particulièrement

pour les enfants, il réapparût à l'écran, afin de convaincre les détracteurs du cinéma et les amener à constater que l'écran est bien, plus souvent qu'ils ne le pensent, un prédicateur muet singulièrement éloquent.

Dans le film américain, les mères tiennent une place des plus importantes. Qui ne se souvient des jeunes mamans des premiers films tournés par Mary Osborne ? Qui n'a vu la maman jouer un rôle important dans quelques-unes de ces jolies comédies sentimentales tournées par Mary Miles ?

Souvent la mère tient un rôle tragique. Dans *Le Calvaire d'une Mère*, de D. W. Griffith, nous connaissons la vie privée de Rose Nell, chanteuse de Salon-Bar, qui faisait élever loin d'elle sa fille Violette, afin de lui cacher son passé inavouable.

Avide des caresses de cette mère qu'elle



Mme JALABERT interprète avec une rare vérité les rôles de mamans. Cette photographie la représente dans *Maman*, le film de Henri Fescourt.

ne connaît pas, et désireuse de se jeter dans ses bras, Violette vient, à l'improviste, la rejoindre en Californie où, en défendant sa fille contre les entreprises d'un

misérable, Rose Nell meurt au cours d'une dramatique bagarre.

Ce rôle ingrat fut fort bien interprété par Mme Eugénie Besserer. En Amérique, les artistes les plus réputées se font assez fréquemment photographier à côté de leurs mères.

C'est ainsi que nous avons vu Bébé Daniels, Mary Miles, les sœurs Talmadge, Betty Compson, Viola Dana, Agnès Ayres et bien d'autres jouer encore le rôle de la petite fille caressante.

Ces jolies scènes de la vie privée des principales étoiles de l'écran plaisent beaucoup au public et contribuent à faire une très bonne publicité aux jeunes et jolies stars.

Dans les films italiens, les rôles maternels sont, en général, assez prétentieux, et ce sont presque toujours des grandes dames ayant pour les frasques de leurs fils de trop indulgentes complaisances.

Mais n'oublions pas nos bonnes artistes françaises, qui, en bien des rôles maternels, ont su, avec des talents bien personnels, nous émouvoir profondément.

C'est d'abord la grande disparue, Mme Sarah Bernhardt, qui, avec Mme Jalabert, interpréta pendant la guerre un très beau film de Burguet, *Mères Françaises*, tourné par l'Eclipse, et dont la première version provoqua, en 1917, une très vive émotion dans le public des établissements de M. Louis Aubert, lequel, déjà à l'affût des beaux films français, avait su s'en assurer l'exclusivité.

En ces heures tragiques où, aux lieux de la cathédrale de Reims en flammes, l'avenir de la France était encore incertain, il était bon de faire des films de propagande pour l'étranger, afin de lui faire comprendre l'héroïque abnégation de toutes les mères, qui, sur l'autel de la Patrie, firent le plus noble des sacrifices en immolant la chair de leur chair.

Mmes Sarah Bernhardt et Jalabert nous firent voir à l'écran deux d'entre toutes ces mères.

L'une avait perdu son fils, et l'autre avait retrouvé le sien, mais aveugle !...

La scène de la rencontre de ces deux femmes qui communient dans la même douleur, fut admirablement interprétée ; et si, dans l'avenir, un film peut faire comprendre toute l'inhumaine horreur de la guerre, c'est bien celui-là dont le succès fut considérable.

Parmi d'autres scènes remarquables, rappelons celle que Mme Sarah Bernhardt voulut tourner à Reims même pendant le bombardement, et que nous vîmes, en une de ces poses dont elle avait le secret, au pied de la statue de Jeanne d'Arc.

Mme Sarah Bernhardt interpréta aussi à l'écran *Jeanne Doré*. C'est M. Raymond Bernard qui jouait le rôle de son fils. Depuis, il est devenu metteur en scène réputé et vient de tourner *Le Miracle des Loups* que nous verrons prochainement.

Mme Jalabert tourna très souvent des rôles maternels. Nous la vîmes dans *Maman*, de Fescourt, dans *Grand'Maman*, de R. Le Somptier, et dans *Grand'Mère*, de Bertoni.

Avec le grand talent qui la caractérise, Mme J. Brindeau joua, dans *L'Empereur des Pauvres*, le rôle de la mère de Marc Anavan.

Dans *L'Ornière*, Mme Kolb, portant avec naturel le caractéristique costume alsacien, joua avec son talent bien connu le rôle de Mme Horn. Plus récemment, elle fut une mère douloureuse dans *Enfants de Paris*.

En de nombreux films d'avant-guerre, Mme Renée Carl, trop tôt disparue de l'écran, tint quelques très beaux rôles de mère.

On se souvient de ses belles créations du *Destin des Mères*, de *La Rose blanche* et de tant d'autres films ! Ne fut-elle pas, également, la maman de Bébé et de Bout de Zan ?

Enfin, parmi quelques rôles de mères adoptives, nous applaudissons tout particulièrement deux excellentes artistes. Dans *Nèze*, de Pérochon et J. de Baroncelli, Mme Sandra Milowanoff fit une création des plus émouvantes de son sympathique rôle de servante, tenant lieu de mère à deux petits orphelins. Dans *Geneviève*, d'A. de Lamartine et Léon Poirier, Mlle Myrta fut une grande sœur poussant le dévouement quasi-maternel jusqu'au sacrifice de soi-même, car, pour l'égoïste bien-être de sa jeune sœur dont elle sauve la réputation, elle sacrifia son amour et son avenir.

Les rôles maternels sont toujours certains d'obtenir un accueil des plus sympa-

thiques auprès de tous les publics du monde entier, et nous devons constater qu'en tous pays les auteurs de films ont usé avec tact de cette évocation qui remue si profondément les fibres les plus intimes des hommes, qui, quelles que soient leurs conditions, font un retour sur eux-mêmes ;



SANDRA MILOWANOFF sut, dans le personnage de Nèze, nous donner une vision touchante de la mère adoptive.

Et, de voir une maman à l'écran, ils se souviennent de la leur pour l'aimer plus encore ou pour la regretter, et vivre avec son souvenir lorsqu'ils ont eu le malheur de la perdre.

V. GUILLAUME-DANVERS.

Boulogne-sur-Mer

Dans la même semaine, nous avons pu voir : *Pulcinella*, *Les Jeux Olympiques dans l'Antiquité* et *Enfants de Paris* ; *La Folie du Jazz*, *L'Orphelin de Paris* ; *L'Île des Navires Perdus*, *Les Surprises d'un Héritage*.

Prochainement : *Les Ranzaut*, *L'Enfant du Cirque*, *Le Cousin Pons*, *Pierre et Jean*, *Le Vert-Galant*, *Rosita*, *Violettes Impériales*, *L'Arriériste*, *La Rose Blanche* et *Paris*. G. DEJOB.



POUR INTERPRÉTER UN PERSONNAGE HISTORIQUE

Comment je suis devenu le "Vert-Galant"

POUR composer un personnage historique, l'artiste doit en partant de la figure la plus populaire, la plus connue du héros qu'il est chargé de faire revivre, remonter ou descendre, suivant le cas, avec une intransigeante logique, rajeunir ou vieillir ses traits, sa chevelure, sa démarche, et, psychologiquement, imposer à son personnage l'âme qu'il devait avoir à l'âge où on le prend, en se basant sur celle qu'il avait au moment déterminé où il était bien connu.

C'est de cette façon que je posai le problème pour Henri IV, lorsque la Société des Cinéromans me confia le rôle du Vert-Galant. Henri IV ! Mais tout le monde le connaît, émacié, blanc, débonnaire, le bon roi de 1610, c'était là la physionomie la plus populaire de notre héros. Il fallait donc à travers cette conception faire apparaître le Béarnais pétulant de 1589, gagnant son trône, aussi fier d'une conquête amoureuse que de la victoire de ses armes, contant l'historiette, buvant l'anjou, troussant la fille, l'œil vif, le pied alerte sous la botte éperonnée, se tirant d'un mauvais pas par un bon mot comme d'un traquenard par une estocade, quel jeu passionnant !

Il fallait donc tout d'abord faire plus ample connaissance avec ce roi de Navarre, partir de la figure populaire et peu à peu en arriver à l'autre, à la vraie, parcourir les quatre volumes de la chronique, un peu monotone et comme réticente, de Pierre de l'Etoile, grand aumônier de la chancellerie de Paris, feuilleter les quelques centaines de gravures toutes différentes en détails, les caricatures ou portraits, faire quelques visites aux petits Porbus du Louvre, au buste de cire polychrome de Carnavalet et, après avoir laissé bien mûrir en soi toutes les impressions de ces recherches, le soir, chez soi, se promener devant la glace.

C'est alors qu'une sorte de mimétisme vous transfigure, les observations visuelles des jours passés se mélangent aux détails des lectures retenues dans la tête qui chante les vieux couplets de la légende.

Au bout de quelques expériences de ce genre, la synthèse s'est faite peu à peu, le personnage à créer vit en vous, vous

double en quelque sorte, la botte talonne presque d'elle-même, le rictus est naturel, l'œil pétille de malice et l'on se surprend, comme le modèle, à jurer en béarnais !

Mais il serait faux de croire que, dès ce moment, tout va seul. A chaque instant, malgré soi, il faut corriger sa nature personnelle, la reléguer au second plan, la laisser dans sa loge et, dédoublé parfaitement, pénétrer dans le studio ou monter à cheval aussi simplement qu'à l'époque sortait de sa chambre ou de son camp le Navarrais lui-même.

Lorsqu'il en est arrivé à ce point, l'artiste peut alors évoluer sans crainte devant les appareils de prises de vues, il n'a plus à redouter leur œil trop précis, plutôt porté à amplifier le défaut ou la note juste qu'à l'atténuer. Toutefois, lorsqu'il ne tourne pas, soit qu'il soit au repos dans sa loge, soit qu'il assiste au travail de ses camarades, il ne devra pas perdre de vue une seule minute la personnalité qui a pris possession de son moi. S'il est Henri IV, il doit continuer à penser, à vivre, à sentir Henri IV, sinon il peut être assuré que la déperdition d'atmosphère qui se serait produite pendant son repos serait perceptible à l'écran et qu'il représenterait avec moins de sincérité qu'il n'en avait à la précédente scène tournée par lui.

Certes, le décor le place constamment dans le cadre voulu. Il se sent pénétré de l'esprit qui s'en dégage, mais c'est lui qui, de son jeu, de ses gestes, de sa tenue, doit faire vivre, animer ce paysage qui jurerait si le personnage qu'il fait mouvoir n'était, par son maintien, en exacte communion d'idées, ce que l'on pourrait appeler le synchronisme vital, avec ce qui l'entoure.

Cette absence de synchronisme, c'est la première chose qui nous apparaît lorsque nous voyons, au cinéma, des artistes interpréter des rôles qui ne sont pas faits pour eux, qui ne répondent ni à leur sensibilité, ni à leur mentalité.

Cette étude du détail dans le costume, des mœurs du temps, des armes, doit être poussée très loin et demande de longues et patientes recherches dans les livres et documents de l'époque.

Tels sont donc pour le personnage his-

torique, ce que le public sait peu, les travaux auxquels l'artiste qu'il regarde doit sa rapière et passant son veston, le pauvre artiste regrette son beau rêve et pleure



Cette photographie n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, la reproduction d'un tableau signé d'un maître du XVII^e siècle, mais bien le portrait de AIMÉ SIMON-GIRARD tel qu'on peut le voir dans Le Vert-Galant, film dans lequel il déploya un talent merveilleux d'artiste de composition

s'appliquer. Et, lorsque dans une salle obscure, ce public suit les aventures de son héros, il ne sait peut-être pas que, le soir après son travail accompli et redevenu « monsieur tout le monde », débouclant

un peu le cheval qu'il vient de quitter devant l'automobile qui l'attend !

Aimé Simon-Girard

SUR LA PENTE DES RÉFORMES

À L'ORIGINE, la location des films se faisait de la façon suivante : quiconque prétendait instituer une firme de location de films, devait s'assurer cinquante-deux programmes uniformément composés d'un documentaire, un comique, un film dramatique. Le directeur de cinéma, client d'une de ces firmes, s'en tenait à ces programmes qui étaient projetés de semaine en semaine sur son écran. C'était l'âge du moindre effort. Le loueur avait vite fait de composer ses programmes, en puisant un peu au hasard dans l'interminable flot de la production américaine. Et le directeur acceptait, les yeux fermés, ce que son fournisseur lui envoyait.

Mais le public troubla cette quiétude en laissant voir qu'il commençait de se lasser d'un spectacle où la monotonie le disputait à la médiocrité. Quelques loueurs s'avisèrent alors d'introduire dans leurs programmes plusieurs morceaux de choix. Et quelques directeurs consentirent à payer la location de ces films exceptionnels un peu plus cher, à condition d'avoir le privilège de les présenter à leur clientèle une ou deux semaines avant leurs concurrents.

Par malheur, il advint que les films de classe faisaient du tort à la production courante dont le public se détournait de plus en plus. D'autre part, les directeurs, disposés à consentir un sacrifice pour louer ces films de classe en première ou seconde semaine, n'étaient pas assez nombreux pour permettre aux loueurs de récupérer leur prix d'achat.

Les choses ne pouvaient donc plus continuer de ce train et la transformation qui s'opère actuellement était devenue inévitable.

Ses caractéristiques, à l'heure actuelle, paraissent être, tout d'abord, une tendance très marquée des directeurs à composer eux-mêmes leurs programmes, en choisissant ici et là des films qui leur semblent devoir convenir particulièrement à leur clientèle.

Puis, par voie de conséquence, une tendance des loueurs à renoncer aux cinquante-deux programmes qui ne trouvent plus guère de preneurs réguliers. Ainsi les loueurs n'étant plus obligés de se procurer un aussi grand nombre de films, peu-

vent prendre le temps et la peine de rechercher les meilleurs. Quantité et qualité sont deux termes qui s'accordent rarement.

Donc le système de l'abonnement aux cinquante-deux semaines et le système de la location à tarif spécial pour les premières semaines, rencontrent de moins en moins de partisans. Et, de plus en plus nettement, on s'oriente vers l'exclusivité exploitée au pourcentage — ce qui revient à dire qu'un directeur contracte une sorte d'association provisoire avec le loueur qui lui confie l'exploitation d'un grand film dans une périphérie déterminée. L'exploitation se prolonge aussi longtemps que les recettes se maintiennent à un niveau honorable. Et le bénéfice est partagé entre le directeur et le loueur.

Si ce procédé se généralise rapidement, on ne prévoit pas, cependant, qu'il puisse devenir la règle courante. À côté des salles importantes qui sont en situation de s'assurer des exclusivités, il faut bien que les établissements de moindre importance trouvent le moyen de s'alimenter et de vivre. C'est là, on le comprend, un grave sujet de préoccupation pour les intéressés.

Mais nous pensons que leur effort doit s'appliquer à la recherche de formules nouvelles plutôt qu'à un essai de restauration des méthodes surannées.

Dans l'état actuel des choses et sous réserve des garanties de fonctionnement normal qui doivent être réservées à la petite et à la moyenne exploitation, nous reconnaitrons volontiers que le système de l'exclusivité a produit déjà quelques effets heureux.

Il favorise la production de grands films.

Il fait échec au détestable programme hebdomadaire que l'on s'épargne de soigner sous prétexte qu'il ne tiendra l'affiche que quelques jours.

Enfin il réconcilie avec le cinéma une nombreuse clientèle jusque-là hostile ou méfiante, et qui prend maintenant en masse le chemin des salles où l'on est assuré de voir de grands et beaux films.

Mais nous n'en sommes qu'au début de la transformation qui se poursuit et nous entendons ne la juger qu'à son point d'arrivée.

PAUL DE LA BORIE.



Cette amusante photographie, prise il y a cinq ans, représente, groupés sur l'avion de SYDNEY CHAPLIN: MARJORIE DAW, MARY PICKFORD, MILDRED HARRIS (alors Mme CHAPLIN), CHARLIE CHAPLIN et DOUGLAS FAIRBANKS

L'AVIATION A L'ÉCRAN

DANS un récent article paru dans *Les Nouvelles Littéraires*, Mme Louise Faure-Favier reprochait aux hommes de lettres de négliger l'aviation. « La dernière aventure est dans le ciel, concluait-elle, en compagnie du pilote aviateur, cet homme des temps nouveaux, par-dessus la face passionnée de la Terre. Là est la seule nouveauté et là aussi est ce goût du risque qui est la marque de notre époque... »

Si nous jetons un regard en arrière, nous pourrions considérer que le cinéma, moins routinier que les littérateurs et les romanciers (nous avons eu cependant *L'Équipage* ces temps derniers), a usé largement de l'aviation, et que les plus angoissantes aventures de certains de ses drames se sont déroulées dans les airs.

Dès les débuts de notre cinéma, la conquête des airs avaient préoccupé nos metteurs en scène. C'était l'époque héroïque où les « actualités » retraçaient sur l'écran les prestigieux exploits des explorateurs du ciel : la traversée de la Manche par Blériot, la tentative de Latham, les expériences des frères Wright, du comte de la Vaulx, les circuits européens de

Beaumont, Védrières, Gilbert, Garros, la tragique envolée de Chavez, les prodigieuses acrobaties de Pégoud, l'homme du looping. L'adaptation à l'écran de semblables prouesses tenta bien souvent nos cinégraphistes. Des films tels que *Un Voyage dans la Lune* en conservent le souvenir. Le champ d'aviation étant un *no mans land* pour tous les profanes, on dut se résigner à faire évoluer, devant le décor, les aéroplanes les plus fantaisistes. L'aérobuse en carton pâte voisinait avec le petit avion-éclairateur, et le public de l'époque applaudissait à ces prouesses ingénieuses mais qui nous paraîtraient plutôt cocasses à l'heure présente.

Les premiers de nos metteurs en scène qui abordèrent une production avec de véritables appareils et en plein ciel, furent René Le Somptier et Léonce Perret. Dans *Le Raid Aérien*, Le Somptier nous évoquait une sombre histoire de meurtre. Un garde-chasse inculpé, malgré son innocence, venait d'être condamné à mort. On entraînait le malheureux vers l'échafaud quand un aviateur, témoin du crime, alors qu'il en survolait les alentours, venait dé-

livrer la victime et parvenait à faire arrêter le vrai coupable. Le scénario nous paraîtrait maintenant assez enfantin, mais, en 1914, Henri Duval, Reusy, Juliette Depresle et Suzanne Privat remportèrent un beau succès au cours de cette production.

Léonce Perret, qui excellait plus que



Le colonel ARNOLD décerne, peu après la guerre, à MARY PICKFORD, le titre d'aviatrice militaire de réserve. Soixante-douze avions survolaient le lieu de la cérémonie

tout autre dans la comédie, nous donna *Les Fiancés de l'Air*, et je revois toujours le joyeux Léonce enlevant en avion la jolie Poupette (Suzanne Le Bret) sous les menaces impuissantes du père de cette dernière (Dutertre). Le couple revenait marié peu après d'Angleterre, par la voie des

airs, et le brave papa n'avait plus qu'à s'incliner.

Chez Gaumont, Feuillade, dans *La Course aux Millions*, tournait l'odyssée d'un ballon perdu dans la tempête, et chez Pathé on pouvait applaudir *L'Envol pour la Vie*, avec Gabrielle Robinne. Les regrettés Suzanne Grandais et Maurice Vinot interprétaient *Chacun sa destinée* où l'aviation occupait également une grande place.

À la veille de la guerre, au moment où il réalisait toute une série de drames en Espagne, Louis Feuillade dans *La Petite Andalouse* fit évoluer un aviateur (en l'occurrence Georges Melchior).

Le conflit mondial interrompit toute activité aérienne devant l'objectif. Seuls les Italiens réalisèrent quelques bandes, *Jack Cœur de Lion*, par exemple, où un dirigeable se lançait à la recherche d'un enfant emporté par un aigle !

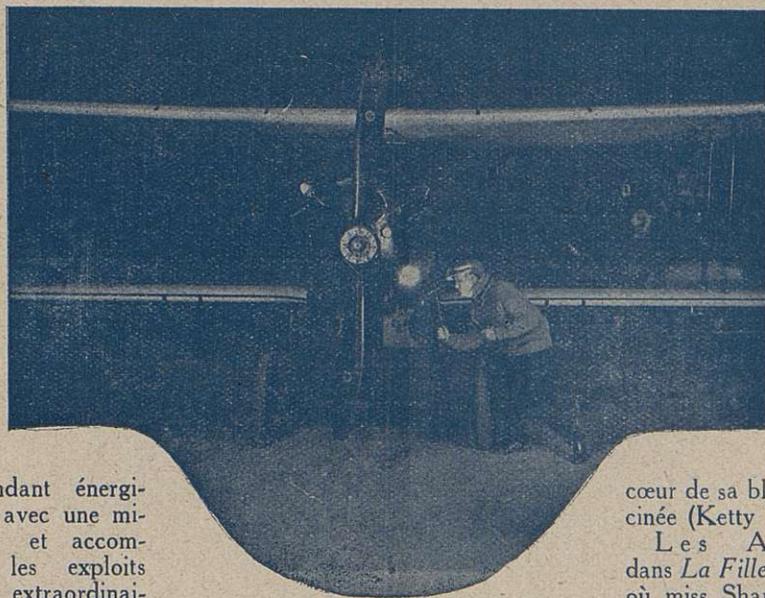
Les Américains, eux, n'avaient pas attendu longtemps avant d'utiliser les avions ou les dirigeables. *Les Exploits d'Elaine*, certains épisodes des *Mystères de New-York* et d'autres sérials, avec Pearl White, nous prouvèrent qu'ils étaient toujours à la recherche de bandes sensationnelles. (La plupart de ces productions ont été, ajoutons-le, tournées par notre compatriote Gasnier.)

Dès lors, outre-Atlantique, les drames policiers où intervenaient des avions furent innombrables. La dernière guerre ne fit qu'augmenter leur nombre. Dans *Bas les Masques !* un film qui date de 1918 et qui vient seulement de nous être présenté, nous avons pu voir le genre de scénarii qui était employé. Espionnage, contre-espionnage, service secret entraînent en lutte sur terre, sur mer et dans les airs.

Nous ne pouvons passer sous silence les admirables services que rendit chez nous, pendant la guerre, la Section Cinématographique de l'armée dans le domaine de l'aéronautique. Cela valut à nos chefs de précieux renseignements qui leur permirent souvent d'assurer la victoire, et nous donna, peu après, l'occasion d'applaudir des tableaux remarquables. Quelle audace, quelle conscience animèrent nos opérateurs tournant des combats avec les aviatiks, l'incendie d'un Drachen, la pluie des torpilles tombant du haut des airs et éclatant après avoir accompli de surprenantes paraboles !

L'aviation de paix devait être aussi utilisée dans le domaine cinématographique que l'aviation de combat. De très beaux films documentaires, comme *Le Raid Londres-Constantinople* et *Le Beau Voyage bleu*, nous retracèrent de merveilleuses randonnées au-dessus des régions de l'Europe et de l'Afrique du Nord. Les panoramas surpris par l'objectif intéressèrent et intriguèrent tous les spectateurs.

Aux Etats-Unis, Douglas Fairbanks interprétait son premier film d'aventures : *Un Timide (The Lamb)* en partie à bord d'un avion. On se rappelle l'odyssée du héros de l'histoire, perdu dans le désert de l'Arizona et, attaqué par les Indiens,



PIERRE DE GUINGAND qui fut aviateur pendant la Guerre dans une scène du « Roi de la Vitesse »

se défendant énergiquement avec une mitrailleuse et accomplissant les exploits les plus extraordinaires. *Un Timide* mit du premier coup en valeur les incomparables qualités sportives de Doug qui devint, dès lors, un des grands favoris du public.

Voleurs de femmes, un sérial qui, parfois, frisait le ridicule, mit aux prises les forces de la police aérienne et une dangereuse association de pirates. Des vues remarquables, constituant à elles seules l'intérêt du film, nous montrèrent les évolutions de destroyers prises en avion. Dans *L'Envol*, une amusante comédie, Dorothy Gish nous prouvait ses qualités d'artiste et de sportswoman. Et combien de titres dois-je passer sous silence, qui dépasseraient de beaucoup le cadre de cet article !

Chez nous, *Le Vol Suprême*, avec Croué, fut l'un des derniers succès de Gabrielle Robinne à l'écran. Puis, comme aux Etats-Unis, les romans-cinéma utilisèrent l'aviation. *L'Aviateur Masqué*, avec Renée Carl et Lucien Dalsace, *Barrabbas*, de Louis Feuillade, et *Impéria*, avec Charles de Rochefort, nous évoquèrent de nombreux tableaux de plein ciel.

Chignole, roman de Marcel Nadaud, nous transporta dans le monde de l'aviation militaire. Ah ! que d'amusantes prouesses exécutèrent le sympathique Chignole (Urban) et ses fidèles camarades ! Que de tours de force le brave garçon ne dut-il pas accomplir avant de conquérir le

cœur de sa blonde dulcinée (Ketty Hott).

Les Allemands, dans *La Fille de l'Air*, où miss Shannon exécuta de remarquables acrobaties enregistrées en premier plan, nous

présentèrent une action aussi puérile que l'antédiluvien *Voyage dans la Lune*. Quel intérêt aurait eu ce drame sans le courage et l'intrépidité de sa protagoniste ?

Les Américains sont, nous l'avons dit, très friands de ces acrobaties sensationnelles à quelques milles au-dessus du sol. Un de leurs « spécialistes », le lieutenant Locklear, qui dota les écrans d'outre-Atlantique de toute une série de ce genre, se tua au cours d'une prise de vues dangereuse. Les exploits aériens n'en ont pas été interrompus pour cela, et notre sympathique compatriote Andrée Peyre conti-

nue, ainsi qu'on a pu le voir dans *Cinémagazine* (n° 45-1922) les stupéfiants exploits de son malheureux prédécesseur.

Tout récemment, le public a pu contempler de nombreux drames de l'air : *Les Rôdeurs de l'Air*, par exemple, lui a dévoilé les exploits de ténébreux bandits-aviateurs ; *Ziska, la danseuse espionne*, de Marcel Nadaud, lui fit revoir un milieu déjà entrevu dans *Chignole*.

L'as Sadi-Lecointe interpréta, sous la direction de Diamant-Berger, *Le Roi de la Vitesse*, avec Pierre de Guingand — auteur du scénario et qui fut pendant la guerre un de nos hommes de l'air — et Pierrette Madd.

L'Autre Aile, du regretté Canudo, adapté à l'écran par Andréani, avec Martha Ferrare, Jean Murat et Mary Harald, nous faisait assister à une tragique aventure au milieu d'un camp d'aviation.

Dans *Jolly*, d'Auguste Genina, nous vîmes un clown se précipiter du haut d'un ballon sur le sol. *Le Violon brisé* évoqua de façon fort impressionnante la poursuite d'un canot automobile par un hydravion. Une amusante comédie américaine, *Une Conquête aérienne*, avec Joe Moore et Louise Lorraine, s'achevait par un enlèvement et un mariage en... ballon dirigeable ! Gaston Jacquet pilota un avion dans *La Tragédie de Lourdes*, de Duvivier. Je ne parle pas non plus des acrobaties aériennes d'Harry Piel qui ont été contées tout récemment dans *Cinémagazine*.

Les prouesses des cinégraphistes ne s'arrêteront pas là. Les cinéphiles pourront voir très prochainement *Son Grand Frère*, avec Edith Roberts et Tom Moore. On assiste dans ce film à l'évasion d'un prisonnier de Sing-Sing. L'épisode est rendu de façon fort adroite, et l'on ne peut s'empêcher de frémir en voyant l'évadé suspendu, dans le vide, à une échelle emportée par l'avion. Le réalisateur, Allan Dwan, dut recommencer la scène plusieurs fois avant de la mener à bien.

Douglas Mac Lean, si apprécié dans *Olympic 13*, vient également de terminer un film d'aviation.

Chez nous le cinéma n'abandonne pas non plus ce genre, puisque dans *Rêves de Clowns*, le premier film des Fratellini réalisé par René Hervouin, nous assisterons aux exploits de Georges Melchior, aviateur pour la seconde fois... dans un film.

Les Drames de la Mer, un fort beau documentaire, nous présentera, au milieu d'impressionnantes vues navales, de très beaux vols d'hydravions.

L'aviation, on le voit, a donc tenu au cinéma une place importante, et il est probable qu'à l'avenir son rôle y deviendra de plus en plus grand. Les grandes stars d'outre-Atlantique apprécient énormément ce moyen de locomotion. Combien de tournées de propagande Mary Pickford, aviatrice honoraire de l'armée américaine, ne fit-elle pas pendant la guerre ! Et, au cours de leurs voyages en Europe, Douglas Fairbanks, Charlie Chaplin, Rudolph Valentino, Natacha Rambova, Carmel Myers et tant d'autres se sont embarqués ou ont débarqué à notre aéro-port du Bourget.

« La dernière aventure est dans le ciel... » Attendons-nous donc à d'impressionnantes visions aériennes, le cinéma français, n'en doutons pas, ne se privera pas de doter l'écran de films remarquables où pilote, opérateur et artistes rivaliseront de sang-froid, de courage et de talent.

ALBERT BONNEAU.

Nancy

Nous avons eu la visite, samedi dernier, de Claude Méréelle et de Van Daële qui venaient ici prêter leur concours à une fête de bienfaisance.

Un sympathique accueil et une gentille réception leur furent faits. Le dimanche, à la Salle Poirel, Claude Méréelle et Van Daële nous montrèrent comment l'on tourne un film. A ce sujet, Van Daële fit une causerie très intéressante sur le cinéma.

HOB.

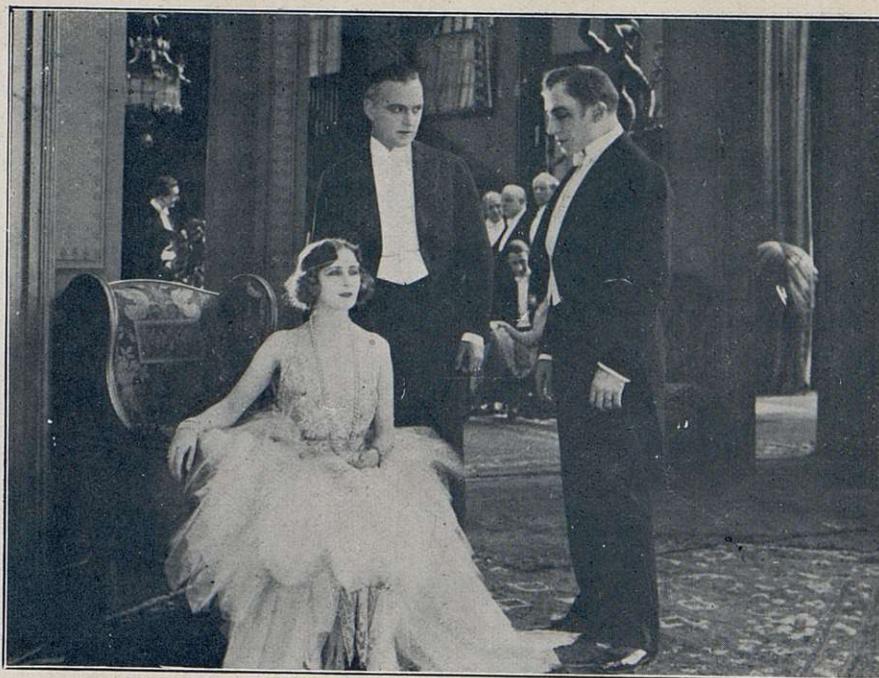
Tunis

— Réouverture sensationnelle ! Les directeurs nous annoncent, pour la saison d'hiver, plusieurs beaux films : *Le Sin Ventura*, *Kean*, *L'Eveil*, *Violettes Impériales*, *La Double Existence de Lord Samsey*, *La Bataille*, *La Huitième Femme de Barbe-Bleue*, *La Caravane vers l'Ouest*, *La Danseuse Espagnole*, etc...

Le Nunez nous promet : *La Bête Traquée*, *Pulcinella*, *Le Rival des Dieux*, *Le Petit Lord de Fauntleroy*, *Ferragus* ; A l'Alhambra : *Le Corsaire*, *Les Opprimés*, *Les Arènes Sanglantes* ; Au Ciné Kemli : *Le Cheik*, *Le Triomphe*, *Sublime Infamie* ; Aux Variétés-Cinéma : *Diavolo l'Inconnu*, *Le Ravin de la Mort*, *Pierre le Grand*, *Morane le Marin*.

M. Victor Bellaïche, l'aimable directeur des films Phocée, Eclair, Méric, Vitagraph, Grandes Productions cinématographiques et Agence Générale cinématographique à Tunis, vient d'être nommé par MM. Loiseau et Seiberras, d'Alger, représentant de Pathé-Consortium-Cinéma, à la place de M. Besset. Ce dernier vient de s'associer avec M. Durazzana, des films Erka, Eclipse et Aubert. Nous souhaitons à ces directeurs nos meilleurs vœux de réussite.

SLOUMA ABDERRAZAK.



Après les moments d'incertitude qui ont suivi la grande débâcle de l'industrie cinématographique italienne, débâcle causée par un grand nombre de films que le manque de moyens avait fait inférieurs, la production a repris un nouvel essor grâce à de nombreux appuis financiers et à l'aménagement de studios très modernes.

A la tête de ceux qui ont le plus contribué à cette innovation, il faut placer un jeune metteur en scène de grand talent : M. AUGUSTE GÉNINA, dont l'un des derniers films, *Le Corsaire*, obtint en France un succès retentissant.

AUGUSTE GÉNINA vient de terminer deux productions desquelles nous reproduisons une photographie : *La Belle Epouse* (en haut) et *Le plus grand Amour* (en bas). Nous applaudissons, dans ces deux films, les plus célèbres artistes italiens, et, à leurs côtés, dans *Le plus grand Amour*, notre compatriote Mlle JEANNE BRINDEAU.



Au cours d'une scène se passant dans le temple des sciences psychiques, Mme SUZANNE TALBA, qui tournait Au delà de la Mort, sous la direction de M. BENITO PEROJO, pour les films Benavente, fit une chute assez grave qui la retint plus d'une semaine au lit.

Cette curieuse photographie fut prise au moment où l'artiste vient de tomber sur l'escalier dans le fond du décor. Ses camarades s'empresent de lui porter secours



M. BENITO PEROJO explique une scène particulièrement difficile de Au delà de la Mort à Mlle ANDRÉE BRABANT et MM. GEORGES LANNES et CARRASCO

La page de la Mode

d'après LE Film des
Elegances Parisiennes



A droite : Robe et Manteau velours, brodés de perles multicolores et rehaussés de fourrures

A gauche : Pelisse en fourrure et Robe du soir richement garnie de perles

Créations de la Maison REDFERN



Lors de son passage à Valenciennes où il joua *Après l'Amour*, M. JEAN TOULOUT fut reçu par le groupe des Amis du Cinéma de cette ville. Cette photographie fut prise au cours d'une réunion intime après le spectacle. Au 1^{er} rang de gauche à droite : MM. FOURMENT, directeur du Select Cinéma, JEAN TOULOUT et M. MÉNIER, correspondant de « Cinémagazine » ; au 2^e rang : MM. G. VERSTAN, R. RÉGUÈME, J. MACHELART, R. TOMA, J. BURST et G. DEVEMY.



Notre compatriote Mlle SUZY VERNON photographiée aux environs de Vienne, où elle tourna *La Vengeance des Pharaons*.



M. CONSTANT RÉMY et GENEVIÈVE FÉLIX dans une scène dramatique de *Alteimer le Cynique* que viennent de réaliser GEORGES MONCA et MAURICE KÉROUL pour les Grandes Productions cinématographiques.

A-t-on enfin découvert le Cinéma parlant ?

Le cinéma va-t-il cesser d'être un art muet ? Et si l'on a trouvé le moyen de faire entendre au public qui assistera au déroulement d'un film les paroles proférées par les acteurs dans le moment qu'ils parlent, doit-on s'en féliciter ? Ou bien vaudrait-il le regretter et rejeter dans le laboratoire ce perfectionnement, sous prétexte qu'il est inutile et souvent nuisible à l'intérêt de l'action.

Ces questions, on peut se les poser, main-

grâce à l'emploi des lampes à trois électrodes dont le principe est précisément dû à Lee de Forest.

Cet inventeur, dont le nom est familier aux amateurs de T. S. F., a donné à la presse scientifique des précisions sur ses recherches relatives à l'enregistrement simultané de la voix et de l'image sur une pellicule cinématographique et à leur reproduction également simultanée.

Disons tout d'abord que l'emploi du sé-

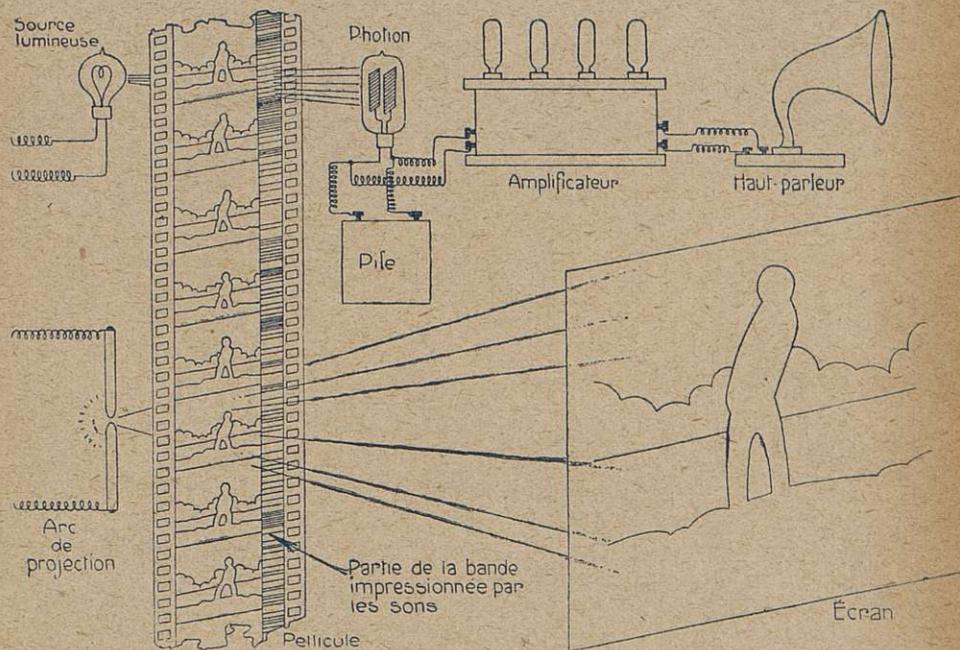


Tableau schématique de l'invention de LEE DE FOREST

tenant qu'on assure que l'invention de l'Américain Lee de Forest, dont il a déjà été question ici, est tout à fait au point.

Mais si on se les pose, attendons pour y opposer des arguments détracteurs, que des expériences probantes aient été faites en France.

Pour le moment, contentons-nous d'exposer en quoi consiste l'invention, d'après les revues techniques américaines qui l'ont décrite.

L'invention américaine est entièrement liée à la T. S. F., ou plus exactement à la radiophonie. Celle-ci, personne ne l'ignore, a fait des progrès rapides depuis la guerre,

lénium, sur lequel bien des inventeurs ont épuisé leur cerveau, a été abandonné, ce métal ne donnant que des résultats imparfaits.

Or, le sélénium possède la curieuse propriété d'être rendu conducteur d'un courant électrique lorsqu'il est éclairé, propriété qui est d'ailleurs utilisée pour l'enregistrement photographique des signaux télégraphiques, avec ou sans fil. De là à lui demander de reproduire les vibrations électriques engendrées par la voix, il n'y avait que l'épaisseur d'un cheveu. Tous les physiciens du monde posèrent donc la question au sélénium, mais celui-

ci n'y répondit qu'avec une nonchalance qui les découragea, c'est-à-dire qu'il mettait un léger retard de quelques fractions de secondes à enregistrer les sons et à les reproduire, si bien qu'à la projection la voix était décalée par rapport à l'image. Et il était d'un piteux effet d'entendre dans la salle un retentissant et grave « I love you » dit par une voix de basse, alors qu'à l'écran on lisait, dans la scène de la déclaration d'amour, sur les lèvres d'une jeune fille un timide « Oh dearest » (c'est en Amérique qu'eurent lieu les essais). C'était, à n'en pas douter, fort comique.

Il n'y avait pas moyen avec le sélénium d'arriver au synchronisme des gestes et de la parole. M. de Forest a donc remplacé le sélénium, après de multiples recherches, par le « photion » ; c'est une lampe, un peu semblable à celle de la T. S. F., qui contient un gaz rare (hélium, argon) et deux électrodes d'un métal dont nous ne savons pas encore le nom ; ces électrodes sont reliées à une source d'électricité. Lorsqu'on établit le contact, le gaz s'illumine à la manière des tubes de Geissler ou des tubes au néon ou à vapeur de mercure. Cette luminosité du gaz est proportionnelle à l'intensité du courant qui la produit.

En outre, si l'on projette sur l'ampoule un faisceau de lumière, le courant augmente d'intensité, et cela proportionnellement à la force de l'éclairage extérieur.

On voit qu'il y a là une parenté très proche entre ces phénomènes et ceux produits par le sélénium, mais ceux du « photion » sont instantanés.

C'est donc grâce au « photion » que M. de Forest enregistre le son ; en réalité il le photographie sur la même pellicule cinématographique impressionnée par l'image. Le « photion » est placé sur l'appareil de prise de vues. La lumière qu'il émet est dirigée avec précision sur un des rebords, spécialement préparé, de la pellicule vierge. Un microphone à fil de platine, dont la sensibilité est très grande, est relié au « photion ». Lorsque l'acteur parle, les vibrations de l'air font varier, comme dans les microphones ordinaires, le courant dans le circuit microphone-photion. La luminosité de celui-ci varie donc aussi et ses variations s'inscrivent, se photographient sur le rebord de la pellicule, c'est-à-dire que, selon leur degré de puissance, les sons augmentant ou diminuant avec des

nuances subtiles, le trait de lumière, dirigé du « photion » sur la pellicule, impressionnera plus ou moins celle-ci. C'est donc bien, répétons-le, la photographie de la parole que M. de Forest a réalisée.

Bien entendu, l'enregistrement des gestes de l'acteur se fait dans le même temps, de sorte que le synchronisme entre le mouvement des lèvres et la parole est parfait.

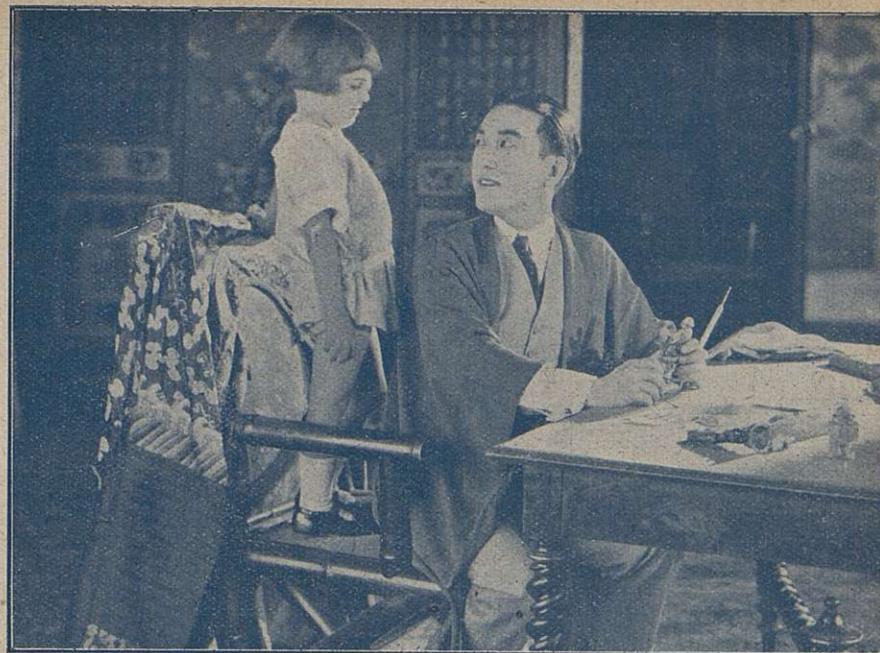
Pour la reproduction, une source lumineuse est placée devant la partie de la pellicule réservée à la parole. Quand la lumière traverse cette partie, elle éclaire le « photion » qui, nous l'avons vu plus haut, sous son effet laisse passer plus ou moins le courant d'une source électrique connectée à ses bornes. A celles-ci, on relie également un appareil de téléphonie sans fil avec amplificateur et haut parleur. Et le résultat cherché est obtenu. Alors que les images sont projetées sur l'écran habituel, les variations électriques, produites par les variations de lumière sur le « photion », produisent à leur tour toutes les modulations qui engendrent les ondes chantantes.

A la vérité, il y avait encore une petite difficulté à vaincre, M. de Forest, aidé de ses collaborateurs, y est parvenu. L'enregistrement des images est successif, saccadé, puisqu'un film cinématographique se compose de photographies prises à des intervalles, très rapprochés sans doute, mais dont la succession n'est pas continue, tandis que l'enregistrement des sons est continu. A la reproduction, pour que cette continuité ne soit pas rompue, le « photion » est un peu éloigné du foyer de projection de l'image et le film flotte légèrement entre les deux appareils.

Voilà donc le film parlant réalisé. Les savants semblent avoir dit leur dernier mot sur la question. Aux metteurs en scène, aux scénaristes, à toutes les catégories d'artistes de l'art cinématographique de dire le leur et d'apporter les ressources de leur compétence et de leur talent pour utiliser au mieux ce perfectionnement qui peut révolutionner le Cinéma.

ALFRED DIARD.

Toute demande de CHANGEMENT D'ADRESSE doit être accompagnée D'UN FRANC en timbres. Prière aux intéressés de ne pas l'oublier. Noter que toute commande doit être accompagnée de son montant, aucun envoi n'étant fait contre remboursement.



Momo (le charmant petit MAURICE SIGRIST), benjamin des acteurs français de cinéma, en train de « tourner » avec le grand comédien SESSUE HAYAKAWA. (Momo qui a interprété un rôle intéressant aux côtés du célèbre japonais dans le film de Roger Lion : « J'ai tué », que M. RICHARD PIERRE-BODIN va présenter incessamment, prétend qu'il a fait, en observant le jeu d'HAYAKAWA, des progrès énormes et... sensationnels !)

« MOMO » A DE LA VEINE

« — Ah ! tu parles, que j'en ai eu de la veine ! »

Je me retournai. Momo, le délicieux petit Sigrist, était derrière moi, en train de converser gravement avec l'un de ses « collègues » d'un âge plus avancé que le sien... et de beaucoup, je dois le dire !

Momo me serra vigoureusement la main.

« — Pourquoi donc as-tu eu tellement de veine, Momo ? lui demandai-je intrigué.

— Tiens, pardi, M'sieu Lulaud, parce que je viens de prendre de rudes leçons, allez !

— De danse ?

— Penses-tu !

— D'automobile ?

— Non, mais des fois !

— De piano ?

— Ah ! ma mère !

— De jazz-band ?

— Non, de Cinéma, M'sieur ! »

Je regardai Momo avec surprise.

« — Tu n'es pourtant pas un débutant ! lui dis-je en riant. Tu as donc encore besoin d'apprendre le cinéma ?

— Tiens !... et vous aussi, allez, qui croyez le connaître ! »

Et comme je l'avouais, Momo poursuivit :

« — J'ai eu la veine de jouer l'un des premiers rôles (sic) à côté de mon grand ami (sic) Sessue (et Momo, dont la charmante maman cause couramment l'anglais, prononça Sessiou) et ce que j'ai pu faire de progrès, en jouant avec lui (sic) ! Ça, au moins, M'sieur, c'est un vrai « artiste » ! Il m'a appris des tas de choses : à rester bien immobile quand je tourne un premier plan et à ne « rouler » que des yeux ; à ne pas tenir ma bouche ouverte quand je « joue » une scène ; à me maquiller comme Jackie Coogan ; à ne pas cligner des yeux quand je regarde mon « partner » (sic) et à ne pas parler tout le temps pendant que je tourne un jeu de scène. Enfin, j'ai appris des choses épatantes, quoi !

— Alors tu vas devenir, toi aussi, l'As des as ? »

Momo sourit modestement et répondit :
« — Ça, j'en sais rien, mais ce que je

sais, c'est que si Sessiou me fait encore tourner avec lui, moi z'aussi, j'y donnerai des leçons !

— Tiens, tiens ! Et de quoi donc ?

— De français, M'sieur ! Parce que ça me prenait sur les nerfs, vous savez, qu'il ne cause pas le français, moi qui ne sais pas l'Englische. Fallait qu' maman vienne tout le temps nous « interpréter » (sic). Alors, s'pas, j' pouvais pas dire ce que je voulais à Sessue. Mais quand je lui aurai appris le français !... »

Et, très important, Monsieur Momo me secoua encore vigoureusement les phalanges et retourna vers son aîné continuer sa « grande » conversation sur son ami Hayakawa.

C. LULAUD.

Types d'Ecran

UNE "VAMP"

UN ouragan...

Une tempête dans les steppes...

Elle arrive au studio vers midi et prend une heure et demie pour se maquiller, s'estimant bien au-dessus de « ces petites femmes qui font du cinéma pour tuer le temps et qui n'ont pas de conscience artistique ». Elle a plus que de la conscience... du tempérament. Elle prend ses rôles très au sérieux. Les scènes d'épilepsie lui vont à ravir... Elle giffe pour tout de bon ses partenaires, les griffe, les mord et finalement se roule par terre. Elle déclare ensuite : « ces cabotins sont des goujats, ils ne savent pas tourner avec une femme sans la décoiffer. »

Elle ne marche pas... elle ne sait pas marcher, elle rampe ou bondit, suivie pas à pas de son léopard favori qui la garde jalousement. Elle dit « mon vieux » à l'opérateur, « mon petit » au régisseur et « messieurs » aux machinistes. Elle ne consent à tourner qu'à moitié nue et demande continuellement si le moment est venu de prendre sa poitrine en gros plan. Elle est la réincarnation de Cléopâtre... elle est féline... elle est la « Femme-Sphinx ».

Tout à tour, elle parle d'écrire ses mémoires, de partir aux Indes... en Egypte... au Japon... aux antipodes, de prendre le voile, de traverser Gibraltar à la nage et de racheter le Palais de Fontainebleau. Elle se dit la Muse Tragique et déclare

modestement pouvoir jouer Sapho, et aussi Marie-Antoinette ou Béatrice, la Dame aux Camélias, Antinéa et Marie Stuart. Elle cite complaisamment ses amants de l'actualité, qui, en passant par des banquiers en krach, des boxeurs nègres et des ministres sans portefeuille, vont du mahadjah aux sociétaires de la Comédie-Française les moins démodés. Elle cultive les chats siamois et collectionne les peignes. De ceux-ci elle en a de toutes sortes : en écaille, en ivoire, en jade et en bois de teck. Elle en a qui sont « saupoudrés » de diamants, de lapis-lazuli et de coquillages. Elle en a qui sont inestimables...

Un jour elle est partie sans crier gare et sans dire où elle allait. Son commanditaire n'en dormait plus, n'en mangeait plus. Il dépérissait à vue d'œil et ne sortait de la Sûreté Générale que pour câbler dans tous les ports du vieux continent. Il en vint même jusqu'à accuser Pierre Benoit de son enlèvement...

Ce qui eût pu lui causer un duel ne lui coûta que quelques cheveux blancs. Elle reparut un mois plus tard et, en manière d'explication : « J'avais vraiment grand besoin de me changer d'air ».

Elle ne porte que la robe fourreau, elle se coiffe comme les femmes hindoues, elle a l'ondoisement du reptile dans sa démarche, elle a le feu du tropique dans son regard, elle a la félinité d'une panthère dans ses caresses fauves et... elle reçoit trois cents lettres par jour lui demandant si elle est mariée.

JUAN ARROY.

BREVETS D'INVENTION concernant le Cinéma

581089. 14 février 1924. — Bogopolsky (J.), 7, rue Verte, Genève, rep. par Bisetti, 65, rue de la Part-Dieu, Lyon. Appareil photo-cinématographique portatif.

580875. 29 avril 1924. — Parolini (C.), Perron (G.), rep. par Danzer. Procédé et dispositif pour la projection fixe ou animée de sujets donnant l'illusion de l'avancement et du recul par rapport à un fond ou décor.

580895. 29 avril 1924. — Falcon (A.), rep. par Armengaud jeune. Perfectionnement aux projections cinématographiques.

580900. — Barbier (G.), rep. par Elluin. Appareil pour l'enroulement des films.

580977. 1^{er} août 1924. — Noguès (P.), rep. par Elluin. Perfectionnements aux appareils cinématographiques, plus spécialement applicables aux appareils de prises de vues à grande vitesse.

UNE CURIEUSE PRODUCTION

RASKOLNIKOFF

ON a toujours grand intérêt à voir, au milieu de la production courante, ces films d'avant-garde qui, cherchant toujours de nouvelles formules, tendent à nous extérioriser de façon très personnelle les sentiments divers qui s'emparent de leurs personnages.

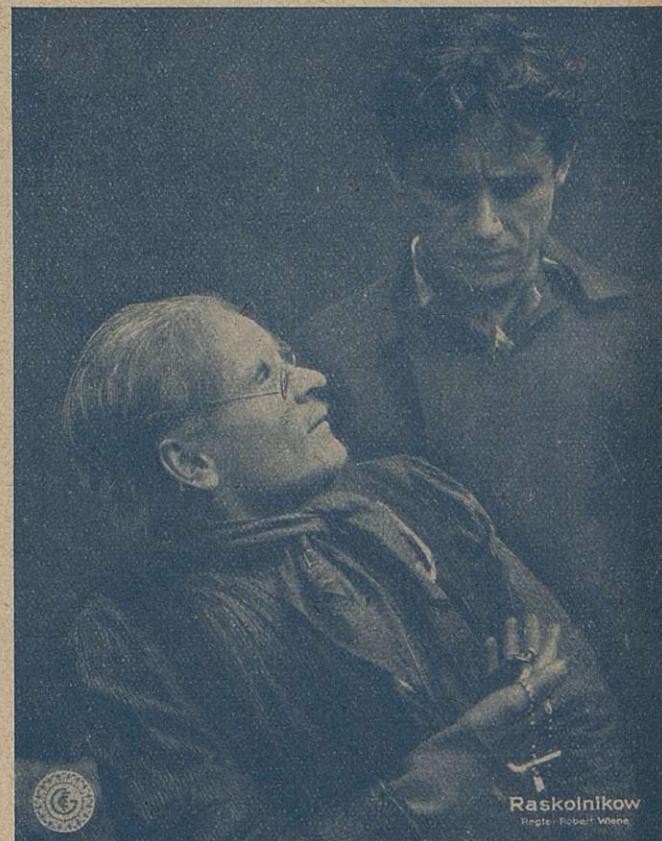
On se souvient de l'émotion que souleva, dans le monde du cinéma, l'apparition du *Cabinet du Docteur Caligari* et des *Trois Lumières*. Conçu d'après une méthode identique, *Crime et Châtiment*, le film russe que présentent actuellement les établissements Gaumont, ne peut manquer d'intriguer, tant par l'atmosphère étrange qui environne le drame que par le jeu curieux des acteurs du théâtre artistique de Moscou qui se partagent les rôles principaux. Adaptation du célèbre roman de Dostoïewski, *Crime et Châtiment*, ce film doit être vu par tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'Art muet...

Quel homme étrange et inquiétant que ce Raskolnikoff ! Triste révolté, les théories les plus subversives trouvent en lui un terrain tout préparé. Il suffit qu'on émette un

sophisme pour que son esprit l'adopte. La misère des siens, la lugubre indigence des malheureux sombrant dans l'ivrognerie, l'animent d'une indignation vengeresse. Il songe à Ivanovna, la vieille usurière, à qui il a souvent eu recours. Avec son or, que de maux on pourrait soulager ! Il se rend chez elle, armé d'une hache, et la tue. La sœur de la victime rentrant presque aussitôt, le premier meurtre de l'étudiant en en-

traîne un second : celui de la survenante, qui, épargnée, deviendrait son accusatrice.

Après ce crime épouvantable, voilà la conscience de Raskolnikoff accablée par le remords. Là, la science de la technique



Au second plan : GRIGORI CHMARA dans le rôle de Raskolnikoff

se donne libre cours, nous assistons aux visions les plus sinistres et les plus fantastiques, aux péripéties les plus hardies qui aient été tentées jusqu'ici au cinéma... On est étreint par l'action angoissante, séduit par la nouveauté des procédés...

Raskolnikoff marquera une date dans l'histoire du cinéma mondial.

LUCIEN FARNAY.



L'Ilhienne Thumette Chevanton montrant à Goulven et à Delaïk le phare de Gorlebella qui se dessine à l'horizon

LES FILMS DE FRANCE

LE GARDIEN DU FEU

N'EST-ELLE pas terrible, l'existence des gardiens de phares, isolés pendant de longs jours au milieu des flots ? Pour remplir leur devoir, ils quittent leurs familles et s'en vont, semblables à des ermites, s'enfermer dans leur lugubre retraite... Un balisier les transporte de la côte à leur poste, et les voilà, vivant une existence monotone, ayant tout le temps d'approfondir leurs pensées... de laisser vagabonder leur imagination, tandis qu'au-dessus d'eux, la lampe vigilante écarte les marins de ces parages inhospitaliers, parsemés de récifs...

Et que devient cette existence monotone quand les deux hommes qui la subissent sont des rivaux implacables, quand l'un d'eux a volé la femme de l'autre qui a juré de se venger...

Tel est le lieu, telle est la situation intensément dramatique du *Gardien du Feu*, que vient de réaliser Gaston Ravel, d'après le roman d'Anatole Le Braz. Le sujet, peu souvent abordé par les cinégraphistes, est particulièrement fertile en épisodes tragi-

ques, où la brutalité de l'homme paraît aussi sauvage que les paysages qui l'entourent.

Tournée à l'extrême pointe du Finistère, celle belle production abonde en décors naturels saisissants. Nulle région de notre pays ne pouvait offrir un cadre plus approprié pour abriter les héros du *Gardien du Feu*. Gaston Ravel a su avec goût choisir ses paysages, et nous voyons défiler tour à tour la pointe du Raz, la Baie des Trépassés, la lande bretonne monotone et triste, le clocher dentelé de Tréguier, son cloître où viennent bavarder les Trégorroises à coiffes blanches, le phare enfin, le phare sinistre de Gorlebella, perdu au milieu des brisants et de la houle...

A côté de tout cela, on admire des « marines » de toute beauté, car la mer tient un grand rôle dans *Le Gardien du Feu*. Protectrice des amants coupables dont elle éloigne le trouble-fête, elle deviendra la complice du mari quand il voudra accomplir son effroyable vengeance.

On connaît le roman d'Anatole Le Braz : le gardien Goulven Denès s'est laissé prendre au charme souriant d'une Trégorroise et l'a épousée malgré l'opposition de ses parents. La jeune fille, Delaïk, a une réputation de coquetterie qui contraste avec les mœurs sévères des habitants du pays où elle vient habiter avec Goulven... Régulièrement, le gardien quitte sa femme pour s'en aller, pendant d'interminables journées, remplir son devoir à Gorlebella... Seule, tenue à l'écart par les voisins, Delaïk regrette son Tréguier et s'ennuie à mourir.

Les gardiens de phares demeurent un mois sans regagner la côte, après quoi, ils prennent quinze jours de repos, au cours desquels ils peuvent jouir des joies de la famille, joies sans cesse menacées par l'heure prochaine de l'exil.

Goulven Denès a, comme second, un jeune marin, Hervé Louarn, cousin de Delaïk. Un jour, le gardien et son aide guettent au loin la côte qui doit leur apporter une grande joie : Delaïk va venir passer la nuit au phare, malgré la défense formelle et les règlements impitoyables sur ce point.

En dépit d'un avertissement de l'inquiétante Thumette Chevanton, la jeune femme s'embarque et la voilà qui aborde au phare, reçue par son mari et par son cousin... Soudain, sans que Delaïk et Hervé s'en aperçoivent, Goulven Denès les enferme dans la chambre de garde dont il jette la clef dans la mer.

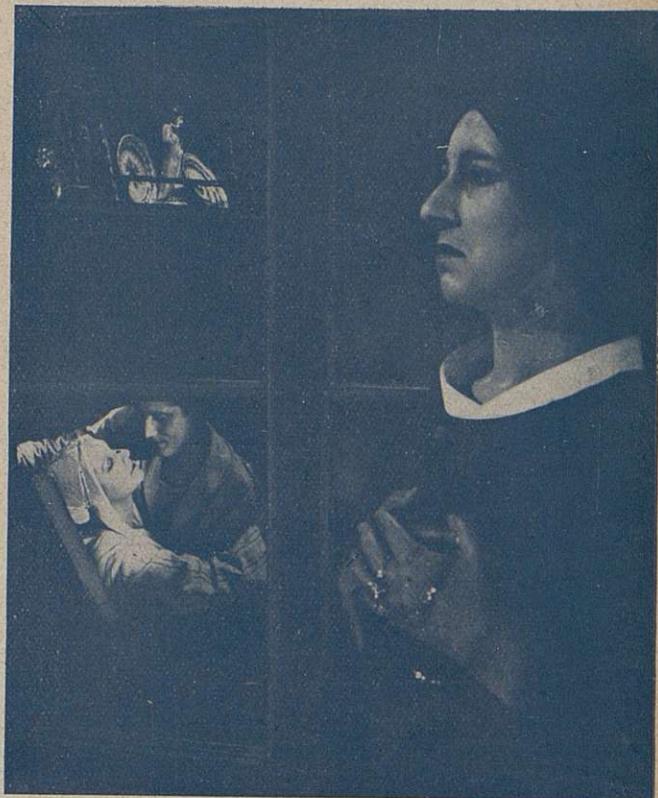
Pourquoi le gardien-chef vient-il d'agir de façon aussi étrange ? Quel sort terrible réserve-t-il donc à sa femme et à son aide ? Quelle faute a pu le pousser à cette extrémité ?... La vision du *Gardien du Feu* répondra à toutes ces questions que ne vont pas manquer de nous poser nos lecteurs.

Le tragique cas de conscience qui assaille Goulven Denès nous est adroitement

retracé... Les événements capables de justifier sa conduite reparaissent, peu à peu, et l'on assiste, empoigné, à la lamentable histoire du gardien-chef.

René Navarre, au masque rude et au regard d'acier, campe à merveille le personnage de Goulven Denès... Son visage tourmenté sait bien exprimer toutes les nuances des tortures morales qui accablent l'homme de mer. Chez lui, point de jeu théâtral ou exagéré, il sait demeurer sobre et pondéré. C'est à ces qualités qu'il doit une renommée méritée, c'est grâce à elles aussi qu'il remportera, dans *Le Gardien du Feu*, un grand succès.

Bien jolie et bien séduisante Marie-Louise Iribé, dans le personnage de la Trégorroise Delaïk ! La coiffe bretonne lui sied à merveille, et elle sait nous traduire



L'Ilhienne (ALICE TISSOT) surprend Louarn (MICHAEL FLORESCO) et Delaïk (MARIE-LOUISE IRIBÉ)

tous les sentiments de la coquette — un peu par malice, beaucoup par ennui... Aux scènes dramatiques de la fin, elle s'est montrée particulièrement bonne tragédienne...

A Michael Floresco était dévolu le rôle d'Hervé Louarn, il y fait preuve d'excellentes qualités qui le placent, à l'heure actuelle, au premier rang de nos jeunes premiers.

Enfin, dans sa création très étudiée de l'Illienne Thumette Chevanton, Alice Tissot, habituée de rôles populaires, nous a prouvé qu'elle pouvait aussi s'acquitter



La scène de la folie entre Louarn et Delaërter avec talent d'un personnage plus délicat.

Un beau roman français très artistique, rendu au milieu de paysages français, tel est *Le Cardien du Feu*, une des plus belles productions que nous aient présentées les « Films de France ».

JEAN DE MIRBEL.



Propos d'un Directeur

SOYEZ RASSURÉS

JE lis dans les journaux qu'un incendie qui s'est déclaré dans un grand cinéma d'Athènes a fait 500 victimes.

Je reste tout à fait sceptique à l'annonce de cette nouvelle, mais pour l'édification de mes lecteurs, je la reproduis telle qu'elle a été publiée :

« Athènes, 20 octobre. — Un grand établissement cinématographique de cette ville, situé rue du 3-Septembre, a été entièrement détruit hier par un incendie. Le sinistre se produisit au cours d'une représentation, la salle était comble. Quand l'alarme fut donnée, une effroyable panique s'empara du public, rendant impossible toute évacuation de la salle et tout secours. Environ 500 personnes ont péri étouffées ou brûlées. (1) »

Je tiens à vous prévenir tous et toutes qui nous lisez et qui nous suivez, que, à Paris et dans les grands centres, du moins, vous n'avez rien à craindre de l'incendie.

La commission des théâtres exerce chez nous, dans nos salles, une surveillance très étroite. Nous-mêmes n'employons que des opérateurs éprouvés et nous nous attachons, par surcroît, à garantir le spectateur contre tout danger possible.

C'est que la projection cinématographique a été grandement améliorée. Nous possédons maintenant un refroidisseur, dû à l'esprit inventif de notre confrère M. Verdier, qui permettrait — si besoin était — de laisser en projection fixe la pellicule inflammable pendant six minutes au moins.

Or, le danger d'incendie réside surtout dans l'inflammation spontanée du ruban de cellulose passant dans la fenêtre de l'appareil, tandis qu'un rayon lumineux allant de 15 à 70 ampères illumine l'image. De plus, toutes les cabines de projection possèdent la cuve à eau obligatoire, où le rayon lumineux traversant le liquide perd déjà de sa chaleur.

Un court-circuit ? Mais c'est la chose la plus anodine qui ne peut déterminer l'incendie spontané tant redouté des gens qui ont peur de tout et de rien.

Soyez tranquilles, les directeurs de cinéma veillent sur votre sécurité.

LUCIEN DOUBLON.

(1) D'après les dépêches d'agences, le chiffre réel des victimes n'aurait pas dépassé 25.

LES FILMS DE LA SEMAINE

L'OPINION PUBLIQUE (United Artist's). — CHARLOT ET LE MASQUE DE FER (Pathé Consortium).
HOLLYWOOD (Paramount).

L'OPINION PUBLIQUE (*A Woman of Paris*) film américain. DISTRIBUTION : Marie Saint-Clair (*Edna Purviance*) ; Pierre Revel (*Adolph Menjou*) ; Jean Millet (*Karl Miller*) ; sa mère (*Lydia Knott*) ; son père (*Charles French*) ; le père de Marie (*Clarence Geldert*) ; Fifi (*Betty Morrissey*) ; Paulette (*Malvina Polo*). Réalisation de Charlie Chaplin.

Est-il temps encore, et est-il bien utile de parler maintenant de *L'Opinion Publique* qui, ayant terminé sa série d'exclusivité, passe aujourd'hui dans certaines salles de quartier ? On a déjà beaucoup écrit sur ce film, mais, on a tant de plaisir à parler de ce qu'on aime, que je n'hésite pas, au risque de répéter des choses déjà dites, de passer à nouveau en revue toutes les énormes qualités de cet excellent film.

Passer en revue toutes ses qualités ? Je me suis beaucoup avancé, autant vaudrait pour cela prendre le scénario tel qu'il fut découpé définitivement et, commençant par la première photographie de la maison de Claire, citer toutes les scènes jusqu'à celle finale où se croisent la somptueuse automobile et le modeste char de campagne.

J'aurais voulu, averti de faire à vos yeux œuvre de critique averti et sévère, que rien ne satisfait pleinement, et à qui rien ne peut passer inaperçu, pouvoir, après un concert d'éloges, écrire : « Seul tel ou tel détail de mise en scène ou d'interprétation laisse à désirer », mais le film étant parfait, je ne peux faire aucune réserve aussi minime soit-elle... et j'en suis fort heureux.

Sans doute avez-vous eu, si vous avez déjà vu *L'Opinion Publique*, le même désappointement que celui que j'ai constaté chez tous mes voisins et que j'éprouvai moi-même à la présentation du film à Los-Angeles, quelques dizaines de mètres avant la fin :

Graduellement, avec une science de l'émotion et de l'humour, Chaplin nous amène au dénouement, à la mort de Jean Millet. Le film, semble-t-il, est terminé. Oppressé, les yeux humides, on se prépare à se lever, mais la lumière ne revient pas et un sous-titre apparaît. C'est alors que, unanimement, chacun pense ou murmure : « C'est dommage ! pourquoi a-t-il gâté la fin de ce film parfait ! », et, hostile un peu, indifférent pour le moins, on suit les quelques scènes qui aboutissent au dénouement, au seul, au vrai dénouement, au plus significatif. Car dans l'esprit de Chaplin, le suicide de Jean Millet n'est qu'un épisode, un accident ; c'est ce qui détermine Claire à

rompre avec Pierre Revel, et c'est cette incompréhension de deux êtres qui est la base du scénario, et... mais je m'étais promis de parler des scènes qui m'avaient le plus frappé. Il me faudra seulement citer au hasard celles qui me reviennent à l'esprit : le train entrant en gare, la séance de massage, Menjou au saxophone et le collier par la fenêtre, le mouchoir dans la commode et le col qui tombe, toutes les scènes de restaurant, etc., sont autant de trouvailles ingénieuses, de tranches de vie (pour une fois le terme sera bien appliqué), de la vie de tout le monde, de la vie de tous les jours. Et c'est là où se mesure le talent formidable de Chaplin, de nous avoir captivé pendant plus d'une heure avec ce simple scénario : un homme et une femme que l'amitié et l'habitude lient, semble-t-il pour longtemps, ne se comprennent pas et se séparent. Car il est bien entendu que le retour du fiancé de jadis et son suicide ne sont qu'une concession faite à une partie du public américain qui se serait mal accommodé d'une trame aussi subtile, d'un drame purement psychologique, ce public exigeant un minimum de mouvements et l'extériorisation de sentiments violents.

Tout ce que je viens de dire et tout ce qui suivrait si j'entreprenais de vous parler de *Edna Purviance*, de *Karl Miller*, de *Lydia Knott* et surtout d'*Adolphe Menjou*, est après tout bien oiseux, car *L'Opinion Publique* est un film que vous devez voir, de revoir même, et vous êtes tous certainement assez avertis pour découvrir vous-mêmes tout ce que le film révèle de talent de la part de Chaplin, auteur, réalisateur et... artiste, car c'est encore lui que l'on voit au travers de ses interprètes, qui tous portent l'empreinte de son talent, de sa sensibilité et de sa compréhension du jeu cinématographique.

**

CHARLOT ET LE MASQUE DE FER (*The Idle Class*), film américain interprété par *Charlie Chaplin*, *Edna Purviance* et *Mack Swain*. Réalisation de *Charlie Chaplin*.

C'est encore de Chaplin qu'il me faut parler en signalant *Charlot et le Masque de fer* ; un chef-d'œuvre d'humour, d'ironie et d'effets irrésistiblement comiques. Le scénario ne se peut pas résumer, il est une succession de scènes follement amusantes que joue, que vit Chaplin dans deux rôles différents. Vous raconter tout ce qui vous fera rire dans cette courte, beaucoup trop courte bande, serait déflorer, par des phrases bien banales, des effets purement cinématographiques, donc intraduisibles.

HOLLYWOOD (film américain) interprété par une pléiade de vedettes. Réalisation de James Cruze.

Je n'ai pu voir encore à Paris la version française de *Hollywood*. Si, comme je l'espère, on en a fortement élagué la première partie, ce film amusera beaucoup, tant par son scénario que par son interprétation et que par les très nombreuses vues des rues, boulevards, demeures d'artistes, etc... de Hollywood, ville magique au pouvoir attractif considérable pour un pourcentage considérable des cinéphiles du monde entier.

Elle est, en effet, amusante, l'histoire de cette jeune fille qui, brûlant du désir, comme tant d'autres, de faire du cinéma, quitte village, parents, fiancé et amis pour se rendre à Hollywood où, elle en est persuadée, l'attend le plus brillant des engagements. N'est-elle pas jeune comme le sont toutes les stars, jolie et blonde comme Mary Pickford. Elle a même peut-être du talent... !

Mais Hollywood ne manque pas — la pauvre s'en aperçoit vite — de jeunes filles jolies, blondes comme Mary Pickford et qui se croient du talent. Et ce sont les longues attentes dans les salles d'engagement... et les insuccès répétés...

Tour à tour, le grand-père, la grand-mère, la maman, le fiancé même viennent rejoindre la future grande artiste. Et tous ces parents signent des engagements superbes ! Alors que la jeune fille ne trouve pas même une figuration. Quelque temps après son mariage, maman de deux bébés, elle se verra enlever ses deux petits enfants qui doivent tourner au studio... Elle seule de tous ces gens, dont beaucoup étaient cinéphobes, n'aura jamais su ce que c'était que « tourner » !

Ce dénouement est original, comme le fut l'idée de faire jouer quelques scènes par tout ce que Hollywood compte de stars consacrés ; et il est assez curieux de voir chez eux Douglas et Mary, de voir Chaplin acheter un cigare, de trouver réunis à la même table Pola Négri, William S. Hart, Bebe Daniels, Théodore Kosloff, etc..., etc...

ANDRÉ TINCHANT.

Genève

— Féerie que domine un sourire, conte miraculeux ! Voilà bien ce *Voleur de Bagdad* qui, malgré la réclame intensive, les louanges des critiques, l'émerveillement que votre imagination lui prêtait à l'avance, a réalisé et même dépassé ses promesses !

Amalgame d'art oriental et moderne, compositions décoratives, somptuosité des décors et des intérieurs — avec parfois une note funèbre, comme celle de la lune pâle derrière les cyprès noirs entrevus de la salle du festin — apparitions fantastiques des hommes-arbres, des crabes monstrueux, mille détails inimaginables, sans parler de la souplesse féline de Douglas qui, à elle seule, tient du prodige, de la beauté ou du type de tel ou tel de ses comparses, tout cela crée un émoi de beauté qui vous pénètre et vous ravit.

En dépit de l'augmentation provisoire des prix, le nom de Douglas Fairbanks, plus encore sans doute que le film, attira le tout Genève cinéphile. L'on put se rendre compte alors par le siège de la caisse, qui fonctionna dès 10 heures du matin, de l'admiration bien méritée dont témoigne le public genevois en faveur de ce bel artiste. Je n'ai entendu, pour ma part, manifester qu'un seul regret : celui de ne pas voir le voleur dans un plus grand nombre de scènes. Et effectivement, la figuration imposante, les décors grandioses, la dispersion de l'action sur plusieurs personnages importants, diminuent le rôle personnel de Douglas qu'on souhaiterait, au contraire, multiplier. Mais peut-être sommes-nous tout simplement insatiables ?

— A l'Apollo, son ami, l'homme qui fait se tordre la foule — la foule cruelle, impitoyable, heureuse des victimes qu'elle peut déchirer dans son rire. Le pauvre hère que personifie Charlot a obtenu le succès de gaieté habituel dans *Pay Day* où toutes les avanies qui lui arrivent ont déchainé une joie hilarante.

— A mentionner, cette semaine encore, toute une série de films remarquables dans les établissements Lansac : *Salomé* (Nazimova), film diversément apprécié, *Olympic 13*, gagnant, qui amusa beaucoup, *L'Engrenage*, avec Geneviève Félix, très émouvante interprète. A l'Alhambra redevenu music-hall, figure de connaissance : *Musidora*, non point à l'écran, mais transformée en cigale d'arrière-été.

— On (lisez de charmants amis, lecteurs de *Cinémagazine*) a, paraît-il, été quelque peu surpris de l'enthousiasme manifesté par moi à propos des *Ombres qui passent*. Non que ce film ne méritât semblable admiration, mais venant après *Kean*, on s'en étonna.

Les Ombres qui passent, histoire peut-être banale en soi ; *Kean*, au contraire, reconstitution d'une époque riche en effets de toutes sortes. Dès lors, n'y avait-il pas plus de mérite à briller ? (il est si difficile de se surpasser ou même de rester égal à soi-même lorsqu'on a atteint un certain degré de talent) à faire, de ce film cet ensemble exquis de finesse ?

EVA ELIE.

Qui sera Manon Lescaut ?

C'EST M. Louis Paglieri qui va mettre à l'écran le fameux roman de l'Abbé Prévost.

« Le découpage de mon film est terminé, nous déclara récemment le réalisateur de *La Gare Sonne*, je suis prêt à tourner, mais, hélas, je n'ai pas de Manon !

« Je la vois, je la veux blonde, jeune, jolie, pas trop grande, capable d'être l'ingénue descendant du coche, à Amiens, l'amoureuse de des Grieux, la maîtresse de Brétigny, l'hospitalisée de Saint-Lazare, la mourante de la Nouvelle Orléans. Je vois et cherche une Manon sensible, artiste ; j'exige une Française. »

Et M. Paglieri nous quitta en nous demandant de lui adresser à La Parisienne-Film, 21, rue Saulnier, les artistes blondes, jolies, sensibles et françaises qui se sentent capables de personnifier Manon Lescaut.

M. P.

L'ARRIVISTE

par
FÉLICIEN CHAMPSAUR

A propos de la mise à l'écran du chef-d'œuvre de Félicien Champsaur, « *L'Arriviste* » (1), par les Établissements Aubert, nous publions une étude sur le roman qui a inspiré le film

La production littéraire est formidable. Le mal d'écrire se répand comme une contagion. La plupart des livres vivent quinze jours, les plus résistants trois mois. *L'Arriviste*, de Félicien Champsaur, a trente ans : il semble prendre place parmi les œuvres qui ne mourront point.

A son apparition, M. Charles Maurras le salua : « Marquise, c'est une sorte de chef-d'œuvre ; M. Champsaur a créé ce type, et bien vivant, un Barsac ! » M. Claude Augé, qui a élevé ce monument, *Le Dictionnaire Larousse*, écrivit : « La réussite du roman de M. Champsaur s'explique par l'originalité de la conception et de l'exécution. Que de vie ! Que de clarté ! Quel amusant troupeau de types réels ! Que de fois on songe aux romans judiciaires de Balzac lui-même ! »

M. Pierre de Lano (*Le Journal*) affirmait : « Rastignac apparaît un peu falot à côté de Claude Barsac. *L'Arriviste*, avec sa force d'observation, et, en plus, l'écriture artiste, raffinée de pages vigoureuses, s'il était dans l'œuvre de Balzac, serait son chef-d'œuvre. » Et M. Jean de la Hire concluait : « On jette à la tête de Félicien Champsaur, dont l'œuvre se continue, l'œuvre complète de Balzac. Balzac mort est un dieu formidable. Félicien Champsaur vivant est Félicien Champsaur ; c'est quelque chose et c'est Quelqu'un. Attendons qu'un recul d'années nous permette de lui dresser, à lui aussi, un autel ; alors seulement on pourra comparer ces deux sommets. »

Ces lignes encore d'un maître de l'Université, M. Louis Mainard : « La pensée, l'écriture sont du beau classique. Ici, plus de ces descriptions alléchantes, mais un peu perverses dans leur grâce d'art. A peine des indications délicieuses ; la volupté est plus exquise, ainsi voilée. *L'Arriviste*, de Champsaur, « arrivera » à ce public mystérieux : l'Avenir. » M. Alexandre Hepp confirmait cette prédiction : « Le Barsac, de Champsaur, a toutes les chances de vie ; il restera comme un produit formidable et particulier du temps. »

M. Joseph-Renaud, dont la plume a la beauté d'une épée : « Il faut lire les trois livres : *Marquise*, *Claude Barsac*, *Renée April*, qui composent cette trilogie. *L'Arriviste*, de Champsaur, est une serre à trois coupes immenses, où vivent de mystérieuses végétations colossales, des fleurettes exquises, des lianes

(1) *L'Arriviste*, en trois volumes : *Marquise*, *Claude Barsac*, *Renée April*. Prix des trois volumes dans un écriin cartonné : 30 francs. *La Renaissance du Livre*, 78, bd St-Michel, Paris.

invisibles qui enlacent des orchidées stupéfiantes, des corolles atroces qui dévorent, — où s'épanouit toute une flore inconnue née en l'âme miraculeuse de Félicien Champsaur... »

C'est cette trilogie, dont la maison des grands



FÉLICIEN CHAMPSAUR

écrivains classiques de tous les pays, *la Renaissance du Livre*, présente une édition définitive, illustrée de nombreux dessins et de 27 pages en couleurs, hors texte, par Bourdelle, Domerque, Jaquelux, Lorenzi, etc., etc. *Cette édition est la seule valable*. Pour en établir le texte, le seul que reconnaisse l'auteur, déclare-t-il, tout autre étant publié vilainement contre son gré. — Champsaur a corrigé son ouvrage le plus célèbre comme un manuscrit oublié. Il l'a revu avec un soin méticuleux ; raturant, émondant, il a refait ou ajouté des chapitres, qui rajeunissent — de leur inédit — cette moderne Odyssée. Oui, Félicien Champsaur a courageusement remis sur le métier : *L'Arriviste*, aéré la végétation touffue, et l'arbre y gagne une floraison nouvelle, une frondaison vernale où soufflent tous les vents de l'esprit.

Chimot, l'aquafortiste d'une si aiguë moder-

nité, écrivait, hier : « La trilogie, *L'Arriviste*, me sourit, toute fraîche, vêtue de couvertures pimpantes et d'un manteau de cretonne. *Marquissette*, *Claude Barsac*, *Renée April*, personnalités familières et célèbres, à cheval sur deux siècles, sont, comme Champsaur, d'une étonnante jeunesse et d'une puissance extraordinaire. J'ai lu, à vingt ans, *L'Arriviste*, comme tout le monde. Depuis, j'ai oublié bien des choses, mais le relief des figures sorties du cerveau de Champsaur est resté dans ma mémoire aussi net qu'au premier jour. Leur type est éternel et, cette création, *L'Arriviste* — qui, depuis trente années, triomphe de l'oubli —, défie les lendemains. »

Dans l'immense déferlement des livres, celui-ci demeure : *L'Arriviste*. Créer des types, c'est, pour un romancier, l'ambition la plus vaste. Un Barsac ! Et *Marquissette* ? Cette séduisante et divine — pas la bécaisse de cinéma — s'installe parmi les plus célèbres amoureuses. *L'Arriviste*, dans le bel habit neuf que vient de lui donner la *Renaissance du Livre*, doit prendre place dans toutes les bibliothèques de goût, parmi la vingtaine de chefs-d'œuvre du roman français.

MARCEL CASTAY.

SCÉNARIOS

LE VERT-GALANT

3^e Episode

Philippe II, roi d'Espagne, suit anxieusement la lutte des Ligueurs contre Henri IV. Sentant que le Béarnais aura Paris par la faim, il accepte de voir le Grand Inquisiteur se rendre en France pour exécuter la décision qui a condamné l'hérétique à mort.

Mise au courant de l'amour d'Henri IV pour Dolorès, la duchesse de Montpensier veut obtenir du duc de Mendoza qu'il fasse écrire par sa fille une lettre d'amour au Vert-Galant, lui donnant rendez-vous où il sera pris. Indigné, l'ambassadeur espagnol refuse de jouer le rôle honteux qu'on lui réserve.

C'est alors que Ruggieri, se souvenant des conditions dans lesquelles il a tué, à l'instigation de Catherine de Médicis, la reine Jeanne d'Albret, décide de réserver la même fin à son fils Henri IV.

Justement une troupe de paysans s'apprête à se rendre auprès d'Henri IV pour lui demander des vivres. Déguisé en vieillard, l'air minable, Ruggieri peut ainsi se rendre auprès de celui qu'il a choisi pour victime. Trop facilement apitoyé, le cœur du roi s'émeut et il donne l'ordre de le transporter dans une chambre du château.

Cachant sous son manteau les gants empoisonnés et garnis de verre pié, Ruggieri péné-

tre dans la chambre du roi et se cache derrière les rideaux.

Peu après, Henri IV entre, fatigué de sa journée, heureux à la pensée du repos qu'il va goûter. Il pose ses gants sur une crédence, non loin des rideaux derrière lesquels se cache Ruggieri. C'est le moment d'agir pour l'assassin : il sort de derrière les rideaux, prend les gants du roi et pose à leur place ceux qui doivent le tuer. Mais Henri IV est demeuré à son balcon moins de temps que n'avait prévu le traître et, quand le roi se retourne, il l'aperçoit, se saisit de lui ; dans la lutte, la fausse barbe du vieillard tombe et, épouvanté, Henri IV le reconnaît.

Aux environs de Paris, la porte silencieuse d'un couvent vient de se refermer sur un personnage mystérieux que l'on entoure du plus grand respect.

TRIBOULET

4^e Episode : Traqués

Avant que le masque fatal ait été appliqué sur sa face, Gillette est arrachée des mains de Margentine. L'irrésistible Spadacape a délivré la jeune fille. Les Ragastens ont trouvé une habitation isolée qui leur paraît une retraite inviolable. C'est justement la maison de Madeleine Ferron où ils viennent s'installer. Les amis du roi ont reconnu cette demeure.

Monclar apprend par une confidence que Gillette y reçoit l'hospitalité de Ragastens. François I^{er} en est vite averti.

L'attaque de la Cour des Miracles se prépare toujours ; elle aura lieu à minuit et le Grand Prévôt engage Ragastens à l'y accompagner. Le comte promet d'y être. Sans se douter de l'expédition organisée contre eux, Lanthenay et Manfred songent, en attendant, à sauver Etienne Dolet. Le premier a forcé la porte du grand Inquisiteur et, muni d'un sauf-conduit, pénètre à la Conciergerie où l'imprimeur est gardé, tandis que le second s'apprête, avec l'armée des truands, à soutenir la fuite du prisonnier. Mais le captif refuse une liberté qui coûterait la vie à son sauveur.

Pendant ce temps, François I^{er} se rend à l'ancienne maison de ses amours et somme Ragastens de lui rendre sa fille. Le gentilhomme n'y consent pas. La colère de François I^{er} est à son comble. En sortant, il jure de le retrouver. « A la Cour des Miracles, Sire ! » lance Ragastens. Madeleine Ferron, qui sait à quelles extrémités peut se porter le courroux du roi, et ayant connaissance de tout ce qui vient de se passer, offre au nouveau défenseur de Gillette un asile sûr. Mais les favoris du roi montent la garde auprès de la maison afin que personne ne puisse s'en évader.

Achetez toujours
au même marchand

Cinémagazine

LES PRÉSENTATIONS

LA PRINCESSE NADIA ; LA CIBLE VIVANTE (*Gaumont*).
LE GROOM N° 13 ; LES PARENTS DE MA FEMME (*Super-Film*).
LE ROC D'ENFER (*Monat-Film*). — VIF-ARGENT (*Films Kaminsky*).
L'AVALANCHE (*Fox Film*).

LA PRINCESSE NADIA (*Fashion Row*), film américain interprété par Maë Murray. Mise en scène de Robert Léonard.

La blonde Maë Murray et son mari et metteur en scène Robert Léonard avaient, récemment, mené à bien une série de films qui constituaient un véritable plaisir pour les yeux. Salons somptueux, salles de spectacle ou de

aucun doute. L'action en est aussi attrayante qu'émouvante. Les personnages prennent corps, s'évadent des formules anciennes, ne sont plus là pour figurer, mais pour vivre, et cela toujours dans les décors les plus étincelants que l'on puisse imaginer. Certes, ils ne nous transportent pas tous dans une atmosphère de richesse... Nous voyons, à certains moments, le



La Princesse Nadia (MAE MURRAY) organise pour tous ses admirateurs et amis une soirée costumée.

danse presque irréelles se succédaient, chacune des images étant plus extraordinaire que la précédente. Au milieu de ce cadre magnifique, la charmante vedette évoluait et dansait. (Pourrait-on concevoir un film de Maë Murray sans ces délicieuses scènes de danses, exotiques ou excentriques, dont elle seule semble posséder le secret !) Cependant, nous avons maintes fois reproché aux scénarii leur invraisemblance. La fantaisie régnait en maîtresse depuis le début jusqu'à la fin du film... On s'intéressait au drame par les yeux, non par le cœur...

Je ne ferai pas ce reproche à *La Princesse Nadia*, le meilleur film de Maë Murray, sans

pont d'un bateau d'émigrants, une boutique du ghetto de New-York, une rue populaire avec son grouillement de passants aux figures peu engageantes. Là, Robert Léonard ne s'est pas écarté de la vérité ; il nous restitue ce cadre de misères aussi vraisemblablement qu'il édifie avec goût le splendide palais de son héroïne...

Celle-ci est incarnée à ravir par Maë Murray, et, cette fois, la charmante vedette ne se contente pas de faire défiler devant nos yeux une suite de tableaux enchanteurs, elle souffre, elle aime, elle nous découvre son âme, faisant preuve de qualités de tragédienne que nous étions loin de lui soupçonner. Pourtant la tâche

est écrasante : elle doit s'acquitter d'un double rôle ; celui de la sœur aînée, grande artiste quelque peu fantasque, amenée à mentir pour conserver le cœur de son mari, et celui de la cadette, pauvre petite paysanne russe échouée à New-York. Etincelante dans le premier personnage, elle s'affirme touchante dans le second, et l'on ne croirait vraiment pas que les deux interprétations si différentes sont tenues par la même artiste.

Je tiens à citer le tableau de la danse dans le bouge russe La couleur locale et le rythme en sont étonnants. Enfin, la scène de la mort de Nadia — car le film se termine tristement, contrairement aux habitudes américaines — ne sera pas sans contribuer au succès du réalisateur et de ses interprètes, qui tous, du premier jusqu'au dernier, se sont montrés à la hauteur de leur tâche.

**

LA CIBLE VIVANTE (film suédois), interprété par Mme Egede Nissen, Walter Jansen et Alfhons Fryland.

« Un film suédois ? Nous allons donc applaudir une de ces comédies pastorales dont les Scandinaves seuls possèdent le secret ? »

La Cible Vivante n'est pas une comédie pastorale. Plus proche parent des Quatre Diables que du Vieux Manoir, le film est, aussi, plus populaire, le sujet n'en est pas essentiellement local. On pourrait le tourner aisément dans tous les studios de l'univers.

Il a fallu beaucoup de métier et d'adresse au réalisateur pour nous intéresser à ses principaux personnages. Le mari adore sa femme et son enfant, mais il n'hésite pas à boire un peu plus qu'il ne faudrait ; la femme, sans grande résistance, devient la maîtresse d'un ami. Ce dernier, malgré le courage héroïque qu'il a déployé certain jour en la sauvant d'une mort horrible, n'est pas sympathique. Son manque de scrupules, sa ma'honnêteté au cours de la plus grande partie du drame, font plutôt de lui le « traître » indispensable à toute production mélodramatique qui se respecte.

« C'est tout ? » me direz-vous... Non. Fort heureusement, il y a l'enfant, et, si ce dernier paraît moins souvent, du moins occupe-t-il le rôle le plus considérable. Ballotté au milieu de ces passions et de ces vilénies, lui seul nous intéresse, lui seul tient entre ses petites mains le fil de l'intrigue... lui seul est le personnage sympathique de La Cible Vivante.

A noter de très beaux intérieurs meublés avec goût et plusieurs scènes de cirque qui ne manquent pas de pittoresque, celle de la cantine, entre autres. Interprétation excellente de Mme Nissen, de Walter Jansen et Alfhons Fryland.

Achetez toujours
au même marchand

Cinémagazine

LE GROOM n° 13 (film américain) interprété par Douglas Mac Lean et Margaret Loomis.

Douglas Mac Lean est décidément voué au chiffre 13... Ne nous en plaignons pas, le fétiche lui porte bonheur... Après Olympic 13 qui amusa bien des salles, voilà Le Groom 13 qui, lui aussi, n'engendrera pas la mélancolie... Le scénario semble avoir été écrit par un Feydeau à l'américaine... Les situations s'enchevêtrent, se démêlent avec une rapidité déconcertante et une science du rire qu'il serait vain de nier. Le sympathique artiste est en train de se créer, dans des films qui tiennent le milieu entre la comédie sentimentale et la bouffonnerie, un genre à part où il excelle et qu'il serait blâmable de ne point continuer dans la suite. Sa partenaire Margaret Loomis est tout bonnement charmante...

**

LES PARENTS DE MA FEMME (My Wife's Relations) film américain interprété par Buster Keaton.

Un film comique, trop court à mon gré tant il m'a fait passer un agréable moment... Ce blagueur à froid de Buster Keaton est irrésistible, mais il faut accorder aussi une large part de nos félicitations à ses « gagmen » qui savent toujours trouver des situations originales et cocasses.

**

LE ROC D'ENFER (film allemand), interprété par Luciano Albertini et Anna Gori-Iowa.

A part quelques tours de force, dont un tourné en montagnes et qui nous prouve les extraordinaires qualités acrobatiques de Luciano Albertini, ce drame ne nous apporte rien de très neuf. Il a été réalisé au milieu de paysages de toute beauté mais son interprétation ne sort pas de l'ordinaire.

**

VIF-ARGENT (film américain), interprété par Fred Thomson.

Un film du Far-West qui peut compter parmi les meilleurs du genre. L'interprétation est excellente, les paysages pittoresques, la photographie lumineuse. Un beau cheval blanc s'acquiesce à merveille d'un des rôles principaux. Certaines scènes de lutte et de poursuite, habilement enregistrées, corsent l'intérêt du drame.

**

L'AVALANCHE (film américain), interprété par Buck Jones et Maurice Flynn.

Voici, contée sous forme de rêve, une trépidante histoire du Far-West qui nous présente des tableaux d'avalanche fort bien réalisés. Buck Jones et Maurice Flynn jouent correctement les deux principaux rôles.

ALBERT BONNEAU.

Échos et Informations

A propos du divorce de Barbara La Marr

M. Jack Daugherty, dont le divorce a fait beaucoup de bruit en Amérique, vient de publier, dans un grand journal américain, des mémoires au sujet des tribulations dont il fut la victime pendant le temps où il fut le mari de la grande étoile cinématographique Barbara La Marr.

Voilà ce que dit M. Daugherty, entre autres choses intéressantes :

« Il n'y a pas de corvée plus terrible que d'être le mari d'une « étoile ».

« Barbara La Marr et moi avons été séparés par ses succès à l'écran.

« Si elle n'était pas devenue Barbara La Marr, c'est-à-dire une idole des amateurs de cinéma, nous aurions fait un couple parfait, et nous aurions toujours été heureux.

« Notre lune de miel, dans le temps où Barbara La Marr n'était pas encore connue, fut délicieuse.

« Le mari d'une « étoile » est toujours un zéro. Personne n'aime être un zéro.

« Dans les affections d'une « étoile » les films occupent la première place. Le mari n'est qu'un pauvre second. »

A Ciné-France-Film

— Mme Germaine Dulac commencera à tourner, avant la fin du mois, pour le compte de cette société, un grand film dont le titre n'a pas été arrêté définitivement. Quelques rôles restent encore à distribuer, mais nous pouvons annoncer dès maintenant que cette nouvelle production réunira des noms connus et aimés du public, en particulier ceux d'Yvette Andréyor et de Nicolas Koline.

— M. Mayer, qui, jusqu'alors, assumait la charge de secrétaire général de la Mappemonde-Film, vient d'être nommé chef de la publicité de la Société Ciné-France-Film.

Une étonnante interprétation

Au cours de la réalisation du film Paris, que René Hervil vient de terminer, des artistes de premier plan acceptèrent de « tourner » de simples silhouettes.

Il fallait représenter des types de Paris bien connus de tous les Parisiens et des étrangers qui fréquentent la capitale. Tous comprirent que leur renom, comme leur talent, ne souffrirait pas d'une courte apparition sur l'écran, et que l'on s'adressait à eux parce que la tâche était particulièrement délicate.

L'on verra donc lors de la sortie du film qui aura lieu vers le 15 décembre : Mme Fillacier, déjà si remarquée dans La Rue du Pavé d'Amour où elle tenait le rôle principal ; Jean Ayme interprétant un couturier des plus mondains ; Hardoux dans une composition de retard étranger ; Viguié qui tourne en ce moment sous la direction de Liabel le rôle de Pornic de La Closerie des Genêts, et Pré fils, le fin comédien d'écran des Trois Mousquetaires.

On tourne

Joë Hamman vient de partir pour Nice où il interprétera le rôle du policier dans le nouveau ciné-roman de Louis Feuillade. Le titre du film n'est pas définitivement fixé. Les autres rôles seront tenus par Jean Murat, Francine Mussey, Charpentier et la petite Boubole.

LYNX.

On demande des jeunes premières et des jeunes premiers

L'écho publié par Cinémagazine au sujet des douze artistes français qui nous ont été demandés pour l'Amérique, a eu un retentissement considérable.

Toute la presse a commenté notre initiative que l'on s'est accordé à trouver extrêmement intéressante. Le Journal lui-même l'a qualifiée d'originale.

Nous ne surprendrons aucun de nos lecteurs en révélant que de très nombreuses demandes nous sont déjà parvenues.

La maison américaine, pour laquelle nous organisons ce tournoi, désire, pour l'instant, garder l'anonymat pour les raisons que l'on devine. Son mandataire est M. Louis Vêrande, directeur de l'American et Continental offices, à qui nous communiquerons toutes les demandes qui nous parviendront.

Les douze candidats assez heureux pour être choisis par le représentant de la firme américaine, auront un engagement de cinq ans, résiliable à la fin de la première année au gré des deux partis.

Le voyage en 1^{re} classe aller et retour sera aux frais de la Compagnie pour laquelle nous agissons, ainsi que les toilettes et les costumes. Les appointements seront raisonnables pendant la période d'essai et augmenteront d'année en année de 50 à 75 0/0. Ils seront payables chaque semaine, comme c'est l'usage aux Etats-Unis.

Rappelons les conditions exigées des six jeunes premières et six jeunes premiers qui seront engagés :

Hommes : être libéré du service militaire ou réformé. Age et physique de l'emploi de jeune premier, 28 ans au plus.

Femmes : avoir 18 ans au moins. Couleur de cheveux indifférente.

Les candidats sont invités à envoyer ou à déposer à Cinémagazine leurs photographies (grand format de préférence), avec les indications suivantes :

Nom et prénoms, adresse, âge, taille, poids, couleur des cheveux, couleur des yeux.

Les meilleures photographies seront publiées dans Cinémagazine à partir de la semaine prochaine et chaque vendredi jusqu'au 12 décembre inclus.

Les photographies ne seront
rendues en aucun cas.

LE COURRIER DES "AMIS"

Il n'est répondu qu'à nos abonnés et aux Membres de l'Association des « Amis du Cinéma ».
Chaque correspondant ne peut poser plus de TROIS QUESTIONS par semaine.

Nous avons bien reçu les abonnements de Mmes Rabier (Paris), Lyne (Paris), Kegelart (Forest-les-Bruxelles), Marchadier (Montlhéry), Hélène Terpsé (Paris), Claire Bernard (Genève), de la Kéthulle (Gand), Hélène Bostanau (Bucarest), Eugénie de Tillier (Strasbourg-Neudorf), Thiébaull (Paris), Gatte (Le Perray), Suzanne Loys (Paris); de MM. Albert Demogue (Toulon), José Orduna (Paris), Maurice Schütz (Paris), Perdtiel (Cérons), Fred Erzing (Hilchberg-Suisse). A tous merci.

Ami Bicard. — Je vous ai fait parvenir vos photos-primés, vous devez être maintenant en leur possession. Il y a quelque chose d'un peu ridicule et de gênant dans le « battage » que l'on fit autour de Jackie Coogan lors de son passage à Paris. Quel que soit le talent de ce gosse (et il est énorme) un peu plus de discrétion autour de sa petite personne aurait été du meilleur ton. Quant à le comparer aux jeunes artistes dont vous m'entretenez et auxquels vous l'opposez !... il y a un monde ! ! Nous reprendrons incessamment nos réunions du dimanche, mais nous envisageons une nouvelle organisation.

Comte de Fersen. — 1^o Votre « artiste préféré » qui est également celui de beaucoup de nos lecteurs depuis un cinéroman qui l'a beaucoup lancé, est un excellent artiste, certes, mais j'avoue l'avoir trop peu vu à l'écran pour pouvoir le juger définitivement. Et encore, peut-on juger définitivement un artiste ? Qui prouve que la façon de voir et de sentir d'un critique est la bonne et que ce n'est pas l'artiste qui a raison ; et puis tel artiste que pendant longtemps on tenait en médiocre estime se révéle tout d'un coup, sous la direction d'un

metteur en scène qui l'a compris et lui confia un rôle à sa mesure, avoir beaucoup de talent. Le mieux, voyez-vous, est de s'abstenir de tout jugement trop formel, trop définitif et de dire simplement que l'on aime, ou que l'on n'aime pas tel ou tel artiste dans tel ou tel film. 2^o Je vous conseille vivement d'aller voir *Ce Cochon de Morin*, *Olivier Twist* et *La Sin Ventura* qui, à des titres différents, sont des films intéressants. 3^o Nos cartes postales sont vendues 4 fr. les 12 et 2 fr. 50 les six. 4^o *Cinémagazine* est mis à la poste de façon à vous parvenir le jeudi. Réclamez à la poste, seule fautive du retard que vous me signalez.

Les lectrices de *Cinémagazine* et toutes les vedettes du cinéma lisent

LES ELEGANCES DE PARIS

le journal de modes à la « mode », les 1^{er} et 15 de chaque mois.

Marionne. — Les compliments, surtout lorsqu'ils sont aussi joliment faits que les vôtres, font toujours grand plaisir, et je déplore la brièveté de votre lettre, car, plus longue, elle aurait été également, sans doute, plus pleine encore de jolies choses à mon égard et m'aurait consolé des reproches que l'on me fait parfois d'être désagréable. 1^o *Les Fils du Soleil* passeront presque certainement à Bruxelles, je dis « presque » car les locations ne se font, vous ne l'ignorez pas, qu'après la présentation du film aux exploitants. 2^o Mario Nastasio : 8, faubourg Saint-Martin ; joignez 2 francs à votre demande de photographie. Mon bon souvenir.

Enizagamènic. — Tout à fait remarquables vos photographies ; celles prises au Parc de la Tête d'Or entre autres sont d'une finesse étonnante. Tous mes compliments ! 1^o La surimpression n'est obtenue que par la double exposition de la pellicule. 2^o Les mystères de l'édition sont aussi impénétrables pour moi que pour le commun des mortels, et j'ignore totalement si *Le Voleur de Bagdad* passera dans votre ville ni quand. 3^o Faire du cinéma n'est pas toujours une sinécure, vous pouvez vous en rendre compte en apprenant que la scène dont vous me parlez n'a pas été truquée, sauf bien entendu les premiers plans qui furent tournés au studio. 4^o Ne dites pas de mal des gens qui fument au cinéma ! Une cigarette est souvent un heureux dérivatif à l'indigestion de certains films. Mais on peut fumer avec un peu de discrétion et s'arranger à ne gêner personne.

Miss Damita. — Les noms des artistes femmes de ce film de Harry Piel n'ont pas été donnés.



Amateurs avisés, grâce à la merveilleuse

PLAQUE S. E.

Orthochromatique, sans écran et anti-halo, vous obtiendrez un lot de clichés dont vous serez fiers. Il vous restera à mettre en valeur ces précieux documents en les tirant sur un papier de choix. Vos épreuves ne pourront que gagner à être tirées sur

PAPIER RHODA

riche, simple, artistique et d'un emploi très économique

Lumière et Jouglà

D^{on} C^{le} 82, rue de Rivoli, Paris

Rachel. — Il est indiscret et dangereux de s'immiscer dans la vie intime des artistes qui ne doivent nous intéresser que par les manifestations de leur talent, témoin l'erreur de ce confrère que vous me signalez. Il est certainement désagréable à l'artiste en question d'être ainsi, sans son consentement, « marié » à telle jeune première, comme il fut désagréable de voir annoncer, par le même journal, son divorce d'avec sa partenaire habituelle.

Jaqu. — J'ai beaucoup aimé, à des titres différents, *Pêcheur d'Islande*, *Le Voleur de Bagdad* et *Kean* et d'autres films encore. Chacun dans son genre me plait infiniment, et je me sens bien incapable de dire de tous celui que je préfère.

R. Teulat. — On a plaisir, n'est-ce pas ? de voir, en pays étranger, afficher quelques-uns de nos films. *Le Petit Moineau de Paris* n'a plu, dites-vous, aux habitués de l'Asta Nielsen Theater de Düsseldorf ? Ne manquez pas de me dire l'accueil que l'on fera à *La Guitare* et le *Jazz-band* que l'on a passé depuis.

Les Genêts. — C'est évidemment dans la pratique que l'on apprend à travailler parfaitement, mais l'expérience que l'on acquiert ainsi est toute matérielle si j'ose m'exprimer ainsi ; le talent et la sensibilité sont innés, mais cela, combien les possèdent... ?

Chounette. — Un peu de patience et de persuasion feraient certainement meilleur effet sur vos parents que « les colères folles » que vous prenez. Insistez pour qu'ils vous accompagnent au cinéma, mais choisissez soigneusement les films que vous les emmènerez voir. Il est évident que vos colères et « votre envie de tout planter là » ne sont pas pour rendre votre père cinéophile, surtout s'il sait votre admiration, bien peu justifiée, pour l'artiste

secondaire dont vous me parlez. 1^o Voyez réponse à *Rachel*. 2^o Arlette Marchal est aussi jolie qu'on le dit ; n'en avez-vous pas jugé vous-même dans les films où elle tourna.

Norma's adorer. — Hélas, je lis parfois le *Picture Play*, mais je n'ai pas vu le numéro dont vous me parlez. Je le regrette sincèrement et ne doute pas que vous n'avez eu dans vos lignes les opinions que je professe à l'égard de votre artiste préférée, un peu trop méconnue en France où elle va venir prochainement. Mon meilleur souvenir.

Lakmé. — N'ayez contre Romuald Joubé nul ressentiment ; vous ne pouvez imaginer la dose de travail que représente, pour un artiste, un travail simultané au studio et à la scène. Cet artiste tourne d'ailleurs en ce moment en Italie. Vous connaissez encore mal Barbara La Marr. Vous aurez une meilleure opinion de son talent lorsque vous aurez vu d'autres films que *Le Roman d'un Roi*. Sous la direction de Fred Niblo, elle tourna plusieurs films dont un, *Guerrita*, la révèle grande artiste. Elle interprète dans ce film un rôle tout de sentiment et de finesse duquel elle se tira parfaitement. Mon bon souvenir.

Grand'Maman. — Je suis très content que vous ayez apprécié comme il sied le très beau talent de Nita Naldi dans *Arènes Sanglantes*. Sa magnifique création fut très remarquée en Amérique, où elle n'a cessé de tourner depuis, des films, hélas, assez inégaux. On a voulu industrialiser le talent qu'on avait découvert, l'affubler de toilettes souvent ridicules tant elles sont excentriques, et cela, à mon avis, lui a nui beaucoup. Mon bon souvenir.

IRIS.

Encre Antoine

Voici l'Encre qu'il faut pour votre stylographe

ENCRE BLEUE NOIRE
EXTRA FLUIDE
Médaille d'Or, Paris 1904
N^o 1 ANTOINE & FILS
PARIS

EN VENTE chez MM. les PAPETIERS
LIBRAIRES et SPÉCIALISTES
Encre Antoine 38, rue d'Hautpoul. Paris (197)

CINÉMAS



AUBERT

Programmes du 31 Octobre au 6 Novembre

AUBERT-PALACE

24, boulevard des Italiens
Aubert-Journal. — En exclusivité à Paris: Pola NEGRI et Charles de ROCHEFORT dans *La Flétrissure*, 2^e version de *Forfaiture*.

ELECTRIC-PALACE

5, boulevard des Italiens
Aubert-Journal. — En exclusivité à Paris: *Hollywood*, avec le concours de 80 célébrités de l'écran.

CINEMA CONVENTION

27, rue Alain-Chartier
Aubert-Journal. — *Triboulet* (3^e épis.). — *L'Appel du Destin*, drame. — Mary PHILBIN et Norman KERRY dans *Chevaux de Bois* (Meery Go Round), la plus grandiose réalisation de STROHEIM.

GRAND CINEMA BOSQUET

55, avenue Bosquet
Aubert-Journal. — *Triboulet* (3^e épis.). — Ivan MOSJOUKINE, Nathalie LISSENKO, Andrée BRABANT, Georges VAULTIER, Camille BARDOU et Henry KRAUSS dans *Les Ombres qui passent.* — *L'Affolante Aventure*, comique.

TIVOLI-CINEMA

14, rue de la Douane
Eclair-Journal. — *L'Etoile du Cirque*, drame. — *Triboulet* (4^e épis.). — Edna PURVIANCE dans *L'Opinion Publique*, le premier film dramatique conçu et réalisé par CHARLIE CHAPLIN.

SAINT-PAUL

73, rue Saint-Antoine
Eclair-Journal. — *L'Etoile du Cirque*, drame. — *Triboulet* (4^e épis.). — Edna PURVIANCE dans *L'Opinion Publique*.

MONTROUGE-PALACE

73, avenue d'Orléans
Eclair-Journal. — *L'Appel du Destin*, drame. — *Triboulet* (4^e épis.). — Edna PURVIANCE dans *L'Opinion Publique*.

PALAIS ROCHECHOUART

56, boulevard Rochechouart
Aubert-Journal. — *L'Etoile du Cirque*, comédie dramatique. — *Triboulet* (4^e épis.). — Edna PURVIANCE dans *L'Opinion Publique*, le premier film dramatique conçu et réalisé par CHARLIE CHAPLIN.

Pour les Etablissements ci-dessus, les billets de Cinémagazine sont valables tous les jours, matinée et soirée (sam. dim. et fêtes except.).

REGINA AUBERT-PALACE

155, rue de Rennes
Aubert-Journal. — Mlle Gina MANÈS, Henri DENEYRIEU et Jean d'Yd dans *La Main qui a tué.* — *Triboulet* (3^e épis.). — Ivan MOSJOUKINE, Nathalie LISSENKO, Andrée BRABANT, Georges VAULTIER, Camille BARDOU et Henry KRAUSS dans *Les Ombres qui passent*.

VOLTAIRE AUBERT-PALACE

95, rue de la Roquette
Aubert-Journal. — *L'Appel du Destin*, drame. — *Triboulet* (4^e épis.). — Ivan MOSJOUKINE, Nathalie LISSENKO, Andrée BRABANT, Georges VAULTIER, Camille BARDOU et Henry KRAUSS dans *Les Ombres qui passent*.

GAMBETTA AUBERT-PALACE

6, rue Belgrand
Aubert-Journal. — *Charley l'Endiablé.* — *Triboulet* (4^e épis.). — Raquel MELLER, André ROANNE et Suzanne BIANCHETTI dans *Violettes Impériales*.

GRENELLE AUBERT-PALACE

141, avenue Emile-Zola
Aubert-Journal. — *L'Appel du Destin*, drame. — *Triboulet* (3^e épis.). — Marcel LEVESQUE et Pina MENICHELLI dans *La Dame de chez Maxim's*, d'après la pièce de Georges FEYDEAU.

PARADIS AUBERT-PALACE

42, rue de Belleville
Aubert-Journal. — *L'Affolante Aventure*, comédie. — *Triboulet* (2^e épis.). — Marcel LEVESQUE et Pina MENICHELLI dans *La Dame de chez Maxim's*, d'après la pièce de Georges FEYDEAU.

ROYAL AUBERT-PALACE

20, place Bellecour, à Lyon

TIVOLI AUBERT-PALACE

23, rue Childebert, à Lyon

TRIANON AUBERT-PALACE

68, rue Neuve, à Bruxelles

AUBERT-PALACE

à Lille, en construction

AUBERT-PALACE

à Marseille, en construction

Les Billets de "Cinémagazine"

DEUX PLACES à Tarif réduit

Valables du 31 Octobre au 6 Novembre 1924

CE BILLET NE PEUT ÊTRE VENDU

Détacher ce coupon et le présenter dans l'un des Etablissements ci-dessous où il sera reçu en général du lundi au vendredi. Se renseigner auprès des Directeurs.

PARIS

ETABLISSEMENTS AUBERT (v. progr. ci-contre)
ALEXANDRA, 12, rue-Chernoviz.
ARTISTIC-CINEMA-PATHE, 61, rue de Douai.
CINEMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-l'Eau.
CINEMA RECAMIER, 3, rue Récamier.
CINEMA SAINT-MICHEL, 7, place St-Michel.
CINEMA STOW, 216, avenue Daumesnil.
DANTON-PALACE, 99, boul. Saint-Germain. — *Zigolo à la Scierte. Le Maître du Village. Les Ombres qui passent.*
FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre.
FOLL'S BUTTES CINEMA, 46, av. Mathurin Moreau.
Gd CIN. DE GRENELLE, 86, av. Emile-Zola.
GRAND-ROYAL, 83, av. de la Grande-Armée.
IMPERIA, 71, rue de Passy.
MAILLOT-PALACE, 74, av. de la Grande-Armée. — *Malec aéronaute Les Chasseurs de Baleines. L'Opinion Publique.*
MESANGE, 3, rue d'Arras.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. — 1^{er} étage. — *La Vie des Lapons. Le Mystérieux Coupable. L'Opinion Publique. La Course au pain. Rez-de-chaussée. La Delle sacrée. La Voyante. L'Arrière Aïeul.*
PYRENEES-PALACE, 289, r. de Ménilmontant.
SEVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sèvres.
VICTORIA, 33, rue de Passy.

BANLIEUE

ASNIERES. — EDEN-THEATRE, 12, Gdè-Rue.
AUBERVILLIERS. — FAMILY-PALACE.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — CASINO, 4 bis, bd Jean-Jaurès.
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — CINE-MONDIAL.
CHARENTON. — EDEN-CINEMA, 1 bis, rue des Ecoles. — Lundi et vendredi.
CHOISY-LE-ROI. — CINEMA PATHE.
CLICHY. — OLYMPIA.
COLOMBES. — COLOMBES-PALACE.
CORBEIL. — CASINO-THEATRE.
CROSSY. — CINEMA PATHE.
DEUIL. — ARTISTIC-CINEMA.
ENGHIEN. — CINEMA GAUMONT.
FONTENAY-S.-BOIS. — PALAIS DES FETES.
GAGNY. — CINEMA CACHAN, 2, pl. Gambetta.
IVRY. — GRAND CINEMA NATIONAL.
LEVALLOIS. — TRIOMPHE-CINE.
CINEMA PATHE, 82, rue Fazillau.
MALAKOFF. — FAMILY-CINEMA, pl. des Ecoles.
POISSY. — CINE PALACE, 6, bd des Caillots.
SAINT-DENIS. — CINEMA PATHE, 25, rue Catulienne, et 2, rue Ernest-Renan.
BLOU-PALACE, rue Fouquet-Baquet.
SAINT-GRATIEN. — SELECT-CINEMA.
SAINT-MANDE. — TOURELLE-CINEMA.
SAINNOIS. — THEATRE MUNICIPAL.
TAVERNY. — FAMILIA-CINEMA.
VINCENNES. — EDEN, en face le fort.

DEPARTEMENTS

ANGERS. — SELECT-CINEMA, 38, rue St-Laud.
ANZIN. — CASINO-CINE-PATHE-GAUMONT.
ARCACHON. — FANTASIO-VARIETES-CINE.

AUTUN. — EDEN-CINEMA, 4, pl. des Marbres.
BELFORT. — ELDORADO-CINEMA.
BELLEGARDE. — MODERN-CINEMA.
BERCK-PLAGE. — IMPERATRICE-CINEMA.
BEZIERS. — EXCELSIOR-PALACE, av. St-Saëns.
BIARRITZ. — ROYAL-CINEMA.
BORDEAUX. — CINEMA PATHE, 3, cours de l'Intendance.
SAINT-PROJET-CINEMA, 31, rue Ste-Catherine.
THEATRE FRANÇAIS.
BOULOGNE-SUR-MER. — OMNIA-PATHE, rue BREST. — CINEMA ST-MARTIN, pas. St-Martin.
THEATRE OMNIA, 11, rue de Siam.
CINEMA D'ARMOR, 7-9, rue Armorique. — TIVOLI-PALACE, 34, rue Jean-Jaurès.
CADILLAC (Gironde). FAMILY-CINE-THEATRE
CAEN. — CIRQUE OMNIA, avenue Albert-Sorel.
SELECT-CINEMA, rue de l'Engannerie.
VAUXELLES-CINEMA, rue de la Gare.
CAHORS. — PALAIS DES FETES.
CAMBES (Gironde). — CINEMA DOS SANTOS.
CANNES. — OLYMPIA-CINEMA-GAUMONT.
CETTE. — TRIANON (ex-cinéma Pathé).
CHALONS-S.-MARNE. — CASINO, 7, r. Herbillon.
CHERBOURG. — THEATRE OMNIA.
CLERMONT-FERRAND. — CINEMA PATHE, 99, boul. Gergovie.
DENAIN. — CINEMA VILLARD, 142, r. Villard.
DIJON. — VARIETES, 48, rue Guillaume-Tell.
DIEPPE. — KURSAAL-PALACE.
DOUAI. — CINEMA PATHE, 10, rue St-Jacques.
DUNKERQUE. — SALLE SAINTE-CECILE.
PALAIS JEAN-BART, place de la République.
ELBEUF. — THEATRE-CIRQUE OMNIA.
GRENOBLE. — ROYAL-CINEMA, r. de France.
HAUTMONT. — KURSAAL-PALACE.
LE HAVRE. — SELECT-PALACE, 128, bd de Strasbourg.
ALHAMBRA-CINEMA, 75, rue du Prés-Wilson.
LE MANS. — PALACE-CINEMA, 104, av. Thiers.
LILLE. — CINEMA PATHE, 9, r. Esquermoise.
PRINTANIA.
WAZEMMES-CINEMA PATHE.
LIMOGES. — CINE MOKA.
LORIENT. — SELECT-CINEMA, place Bisson.
CINEMA-OMNIA, cours Chazelles.
ROYAL-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
LYON. — CINEMA AUBERT-PALACE.
TIVOLI, 23, rue Childebert.
ELECTRIC-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
CINEMA-ODEON, 6, rue Lafont.
BELLECOUR-CINEMA, place Léviste.
ATHENEE, cours Vitton.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.
MAJESTIC-CINEMA, 77, rue de la République.
GLORIA-CINEMA, 30, cours Gambetta.
MACON. — SALLE MARIVAUX, rue de Lyon.
MARMANDE. — THEATRE FRANÇAIS.
MARSEILLE. — TRIANON-CINEMA, 29, rue de la Darse.
GRAND CASINO.
MELUN. — EDEN.
MENTON. — MAJESTIC-CINEMA, av. la Gare.
MILLAU. — GRAND CINEMA PAILHOUS.
SPLENDID-CINEMA, rue Barathon.
MONTPELLIER. — TRIANON-CINEMA.
NANTES. — CINEMA JEANNE-D'ARC.



MAIGRIR

est bien si vous n'êtes pas obligée de suivre un traitement toute la vie. Les dragées Tanagra amaigrissent rapidement sans danger et empêchent définitivement le retour de l'obésité.

Mme V de Joinville, qui pesait 88 kilos, nous écrit: « J'ai essayé toutes les formules, mais seules vos dragées Tanagra ont eu un effet durable, puisque depuis 10 mois que j'ai fini le traitement je n'ai pas repris de poids. »

Vous obtiendrez les mêmes résultats en faisant une cure de dragées Tanagra.

La boîte 120 fr., la cure complète, 6 boîtes, 660 fr.

Monsieur COUDERC, Pharmacien
11, place Lafayette, Toulouse



UN AIR EMBAUME

RIGAUD, 16, Rue de la Paix, PARIS

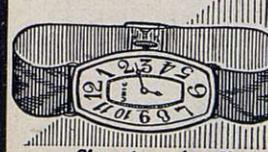
LA RIVISTA CINEMATOGRAFICA

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE
LA PLUS IMPORTANTE
LA MIEUX INFORMÉE
DES PUBLICATIONS ITALIENNES

Abonnements Etranger :
1 an : 60 francs — 6 mois : 35 francs

Directeur-Editeur : A. de MARCO
Administration : Via Ospedale 4bis, TURIN (Italie)

R. C. Seine 209.820 B



UNIC

MONTRES
BRACELETS
toutes formes
PLATINE, OR
ARGENT, OSMIOR
PLAQUÉ OR

Chez tous les Horlogers Bijoutiers

ECOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, rue de Bondy - Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

Mme Renée CARL, du Théâtre Gaumont, donne des Leçons de cinéma, 23, bd de la Chapelle (fg Saint-Denis). Francine Mussey, la petite Simone Guy, S. Jacquemin, Noëlle Rollan, Paulette Ray, etc., ont étudié avec la grande vedette (Leçons de maquillage).

STUDIO LANDAU

PHOTOS ARTISTIQUES

Téléphone : PARIS
PASSY 18-67 17, rue Lauriston

VIENT DE PARAÎTRE

L'ALMANACH DES PRÉSAGES

Ce que sera 1925, par le Mage Merodack. — Couleurs et Pierreries qu'il faut porter. Parfums dont on doit se servir si l'on veut avoir de la Chance. — Plantes et Métaux favorables. — Le Mois Féminin. — Les mille et une façons de dévoiler l'avenir. — Présages tirés des plantes, des animaux, des phénomènes naturels. — Signification des noms de baptême. — Signification des Pierres précieuses. — Jours et Heures favorables ou défavorables.

PRIX : 2 frs 50

en vente chez tous les libraires et dans les gares.

Envoi franco contre 3 Frs adressés aux Publications Jean-Pascal, 3, rue Rossini, Paris (IX^e).

Imprimerie de Cinémagazine, 3, rue Rossini, Paris (9^e). Le Directeur-Gérant : JEAN-JASCAL

CINEMA PALACE, 8, rue Scribe.
Tous les jours, sauf samedi, dimanche et jours de fêtes.

NICE. — APOLLO-CINEMA.
FLOREAL-CINEMA, avenue Malausséna.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.
RIVIERA-PALACE, 68, av. de la Victoire.
NIMES. — MAJESTIC-CINEMA.

ORLEANS. — PARISIANA-CINE, 191, rue de Bourgogne.
OULLINS (Rhône). — SALLE MARIVAUX.
OYONNAX. — CASINO-THEATRE, Grande-Rue.
POITIERS. — CIN. CASTILLE, 20, pl. d'Armes.

PORTETS (Gironde). — RADIUS-CINEMA.
RAISMES (Nord). — CINEMA CENTRAL.
RENNES. — THEATRE OMNIA, pl. du Calvaire.
ROANNE. — SALLE MARIVAUX.

ROUEN. — OLYMPIA, 20, rue St-Sever.
THEATRE OMNIA, 4, pl. de la République.
ROYAL PALACE, J. Bramy (f. Th. des Arts).
TIVOLI-CINEMA DE MONT SAINT-AIGNAN.

ROYAN. — ROYAN-CINE-THEATRE (D. mat.).
SAINT-CHAMOND. — SALLE MARIVAUX.
SAINT-ETIENNE. — FAMILY-THEATRE.
SAINT-MACAIRE (Gironde). — CINEMA DOS SANTOS.

SAINT-MALO. — THEATRE MUNICIPAL.
SAINT-QUENTIN. — KURSAAL OMNIA.
SAUMUR. — CINEMA DES FAMILLES.
SOISSONS. — OMNIA PATHE.

SOULLAC. — CINEMA DES FAMILLES.
STRASBOURG. — BROGLIE-PALACE, place Nationale.
U. T. La Bonbonnière de Strasbourg, rue des Francs-Bourgeois.

TARBES. — CASINO ELDORADO.
TOULOUSE. — LE ROYAL, 49-51, rue d'Alsace-Lorraine.
TOURCOING. — SPLENDID-CINEMA.
HIPPODROME

TOURS. — ETOILE CINEMA, 33, boul. Thiers.
SELECT-PALACE.
THEATRE FRANÇAIS.
VALENCIENNES. — EDEN-CINEMA.
VALLAURIS (Alpes-Maritimes). — THEATRE FRANÇAIS, place de l'Hôtel-de-Ville.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde).
VIRE. — CINEMA PATHE, 23, rue Girard.

COLONIES
BONE. — CINE MANZINI.
CASABLANCA. — EDEN-CINEMA.
SOUSSE (Tunisie). — PARISIANA-CINEMA.
TUNIS. — ALHAMBRA-CINEMA.

ETRANGER
ANVERS. — THEATRE PATHE, 30, av. du Keiser.
CINEMA EDEN, 12, rue Quellin.
BRUXELLES. — TRIANON AUBERT-PALACE, rue Neuve.

CINEMA ROYAL, Porte de Namur.
CINEMA UNIVERSEL, 78, rue Neuve.
LA CIGALE, 37, rue Neuve.
CINE VARIA, 78, rue de la Couronne (Ixelles).
PALACINO, rue de la Montagne.

CINE VARIETES, 296, ch. d'Haecht.
EDEN-CINE, 153, rue Neuve, aux 2^{es} s. s. s.
CINEMA DES PRINCES, 34, place de Brouckère.
MAJESTIC-CINEMA, porte de Namur.

QUEEN'S HALL CINEMA, porte de Namur.
CHARLEROI. — COLISEUM, rue de Marchienne.
GENEVE. — APOLLO-THEATRE.
CINEMA PALACE.
ROYAL-BIOGRAPH.

LIEGE. — FORUM.
MONS. — EDEN-BOURSE.
NAPLES. — CINEMA SANTA LUCIA.
NEUCHÂTEL. — CINEMA PALACE.

LE CAIRE. — CINEMA METROPOLE. — Tous les jours au tarif mil., sauf le dimanche.
OLYMPIA, 13, rue Saint-Bernard.

La plus jolie Collection de photographies d'Étoiles

Cartes Postales Artistiques

Les 12 cartes franco : 4 fr. ; 25 cartes : 8 fr. ; 50 cartes : 15 fr.

Jean Angelo
Agnès Ayres
Betty Balfour
Eric Barclay
John Barrymore
Richard Barthelmess
Henri Baudin
Enid Bennett
Armand Bernard
A. Bernard (Planchet)
Suzanne Bianchetti
Georges Biscot
Jacqueline Blanc
Bretty
Régine Bouet
June Caprice
Harry Carey
Jaque Cate'ain
Hélène Chadwick
Charlie Chaplin

(3 poses)
Georges Charlia
Monique Chryssès
Betty Compson
Jackie Coogan (11 p.)
Gilbert Dalleu
Lucien Dalsace
Dorothy Dalton
Viola Dana
Bébé Daniels
J. Daragon
Marion Davies
Dolly Davis
Jean Dax
Priscilla Dean
Carol Dempster
Réginald Denny
Desjardins

Gaby Deslys
Jean Devalde
Rachel Deviry
France Dhélia
Huguette Duflos
Régine Dumien
J. David Evremont
William Farnum
Douglas Fairbanks
(2 poses)
Geneviève Félix (2p.)
Pauline Frédérick
Lilian Gish
Suzanne Grandais
Gabriel de Gravone
De Guingand

(3 Mousquet.)
id. (à la ville)
Joë Hamman
William Hart
Jenny Hasselquist
Wanda Hawley
Hayakawa
Fernand Herrmann
Pierre Hot
Gaston Jacquet
Romuald Joubé
Frank Keenan
Warren Kerrigan
Nicolas Koline
Nathalie Kovanko
Georges Kovans
Lila Lee
Denise Légeay
Lucienne Legrand
Max Linder
Ginette Maddie
Gina Manès

Arlette Marchal
Martinelli
Harold Lloyd
Pierrette Madd
Edouard Mathé
Léon Mathot
De Max
Maxudian
Thomas Meighan
Georges Melchior
Raquel Meller (6 pos.)
Adolphe Menjou
Claude Méréille
Mary Miles
Blanche Montel
Sandra Milowanoff
Antonio Moreno
Marguerite Moreno

(2 poses)
Ivan Mosjoukine
Maë Murray
Nita Naldi
René Navarre
Alla Nazimova
Pola Negri
Gaston Norès
Rolla Norman
Ramon Novarro
André Nox (2 poses)
Gina Palerme
Sylvio de Pedrelli
Mary Pickford (2 p.)
Jean Pierier
Jane Pierly
Pré fils

JACKIE COOGAN dans *Olivier Twist* (10 cartes)
RAQUEL MELLER dans *Violettes Impériales* id.
Chaque série de 10 cartes : 4 francs.

Charles Ray
Herbert Rawlinson
Wallace Reid
Gina Rely
Gaston Rieffler
André Roanée (2 p.)
Théodore Roberts
Gabrielle Robinne
Charles de Rochefort
Ruth Roland
Henri Rollan
Jane Rollette
William Russel
Séverin-Mars
Gabriel Signoret
A. Simon-Girard
Stacquet
V. Sjöstrom

Gloria Swanson
Constance Talmadge
Norma Talmadge
Alice Terry
Jean Toulout
Rudolph Valentino
Valentino et sa femme
(Quatre Cavaliers)
Vallée
Simone Vaudry
Georges Vautier
Elmire Vautier
Vernaud
Florence Vidor
Bryant Washburn
Pearl White (2 pos.)
Yonnel

Il n'est pas fait d'envois contre remboursement.
Les cartes ne sont ni reprises ni échangées

Adresser les commandes avec le montant aux Publications Jean Pascal, 3, rue Rossini, Paris

4^e ANNÉE
N° 44 31 Octobre 1924

CE NUMÉRO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

Cinémagazine

1 Fr. 25



LESLIE SHAW

*le jeune artiste britannique qui interprète, avec beaucoup de talent,
le rôle de Fanfan des Deux Gosses.*